Voir le monde avec les yeux des autres

BIENNALE DES ÉCRITURES DU RÉEL #4

17 mars →
13 avril 2018
Marseille
et alentour

théâtre – cinéma
musique – performance
lectures – tables rondes
conférences

Théâtre La Cité

REVUE DE PRESSE

Le Monde

JEUDI 1ER MARS 2018

Le Coran expliqué aux adolescents

Le spectacle de Selman Reda, joué début février dans un collège marseillais, remonte aux prémices du livre sacré

REPORTAGE

MARSEILLE (BOUCHES-DU-RHÔNE) - *correspondant*

Sa voix chaude et ses mains sont celles d'un conteur, enrobant d'arabesques des phrases distillées avec lenteur et poésie. Mais le spectacle de Selman Reda n'a rien d'une fable. *Ne laisse personne te voler les mots*, monologue très personnel que l'acteur marseillais a écrit et déjà joué plus d'une vingtaine de fois depuis décembre 2017 dans les théâtres, collèges et lycées de sa région, brasse des thèmes fortement contemporains, sensibles et inflammables. En premier lieu, l'interprétation du livre sacré des musulmans, le Coran, et les dérives qu'elle engendre. En toile de fond, la façon dont on peut vivre cette religion dans une France laïque et républicaine, profondément traumatisée par les attentats islamistes. Selman Reda a 40 ans. Il est né sous un autre nom dans le Rif marocain mais vit en France depuis ses 4 ans. Silhouette svelte, tête rasée et sourire pacifique, cet ex-urbaniste a basculé tardivement dans le théâtre, endossant alors sa nouvelle identité.

Ce lundi de février, il se présente devant les élèves de deux classes de 3e du collège Louis-Pasteur de Marseille (9e). L'établissement, situé dans l'est de la ville, n'est pas classé en réseau d'éducation prioritaire mais accueille depuis quelques années des élèves venus des quartiers nord de la ville. *« Leurs parents sont en quête d'un havre de paix »*, glisse Lucile Pleven, professeure de français qui a organisé la venue du spectacle. Dans ses classes, où musulmans et non-musulmans se côtoient, l'enseignante juge que *« la question de l'islam est au cœur des préoccupations »*.

Le brouhaha classique d'un groupe d'adolescents qui s'installe ne dure pas. Derrière leur doux débit, les mots de Selman Reda en imposent. Debout sur une grande table, l'acteur joue son propre père, le jour où il l'a chassé de chez lui. *« Tu ne veux pas être un bon musulman, tu n'es plus mon fils »*, lance cet homme *« tombé en religion »*. Selman Reda n'a alors que 16 ans et s'interroge : *« Quel dieu peut demander à un père de mettre son fils à la rue ? »* Face aux élèves, il raconte comment son géniteur, ouvrier marocain venu travailler dans les vignes du sud de la France, lui a soudain imposé une pratique rigide et a réduit sa liberté. *« Il me disait : "Tu n'as pas à savoir ni comment ni pourquoi. Tu dois suivre les règles de l'islam." Sa foi a été débordée par les mauvaises personnes »*, se rappelle-t-il, évoquant un père capable de le battre quand il prenait son verre de la main gauche, celle du diable, *« le sheitan »*, ou de lui interdire la musique et les amitiés avec des non-musulmans.

« Selman parle à des gamins de 16 ans de ce qui lui est arrivé à leur âge. L'identification est immédiate »

MICHEL ANDRÉ
metteur en scène

Approche pédagogique

« L'important est de faire comprendre aux élèves qu'on peut pratiquer la religion comme on l'entend », insiste-t-il. *« L'autobiographie de Selman percute les adolescents. Il parle à des gamins de 16 ans de ce qui lui est arrivé à leur âge. L'identification est immédiate, qu'ils soient musulmans ou pas »*, souligne Michel André, fondateur du Théâtre La Cité de Marseille et metteur en scène du spectacle. Si l'histoire personnelle de l'acteur nourrit l'écriture de ce solo cathartique, sa rencontre avec l'islamologue Rachid Benzine en 2015 sert, elle, de déclencheur. En lui expliquant que le Coran était un texte vieux de quinze siècles, transcription d'un message d'abord oral, élaboré dans un contexte historique et géographique spécifique qu'il fallait appréhender pour mieux le comprendre, le chercheur a offert des réponses à Selman Reda.

Selman Reda, dans « Ne laisse personne te voler les mots », à Marseille, en 2018. © SIGRUN SAUERZAPFE

Des réponses que l'acteur partage en intégrant à son spectacle des vidéos de leurs conversations et en l'accompagnant d'un livret pédagogique. *« Après les attentats, j'ai ressenti une responsabilité personnelle à l'égard de ma communauté,* reprend Selman Reda. *Un besoin de m'adresser à un public jeune. Je ne voulais pas trop faire théâtre, mais garder un aspect documenté, didactique. »* Face aux élèves, l'acteur joue pourtant, transforme la scène en désert, évoque les tribus de l'époque du prophète Mahomet, la quête de l'eau, les règles des razzias. *« La violence du Coran n'est pas musulmane, c'est une violence tribale de la péninsule Arabique du VIe siècle »*, définit-il. Un à un, il décortique les mots qui envahissent notre quotidien, revient sur leur étymologie et désamorce leur teneur négative : *« Le Coran est opaque pour nous, mais pour les gens de l'époque, il était très clair. »* Il manie parfaitement l'arabe. *Kafir*, habituellement traduit par « infidèle », devient « celui qui ne croit pas aux signes » ou « celui qui recouvre les graines, l'agriculteur ». La *charia*, « le chemin qui mène à la source ». Quant à la sourate de l'épée, cet extrait du Coran souvent utilisé par l'Etat islamique pour justifier ses atrocités, Selman Reda, livre en main, en fait une lecture expliquée qui laisse les adolescents bouche bée : *« Cette édition libanaise dit : "Tuez les associateurs... Si ensuite, ils se repentent, laissez-leur la voie libre..." Rien ne vous choque ? Comment peut-on laisser libre quelqu'un qu'on a tué ? »*

Souligné, le paradoxe d'une traduction erronée devient évident. Pendant le débat, il répond posément aux élèves, assume sa foi en Dieu, précise qu'il n'est *« pas là pour dire ce qu'il faut croire ou pas »*. *« Nous n'avons pas eu pour l'instant de réactions négatives. Un élève, un jour, m'a juste demandé si j'avais acheté mon Coran chez Lidl... »*, reconnaît-il. *« J'ai plus confiance en lui pour parler du Coran qu'en une personne qui n'est pas musulmane. J'ai écouté et j'ai appris »*, glisse Ambre, 14 ans, qui, comme ses copines Chirine et Yasmine, fréquente régulièrement une mosquée. Quelques minutes plus tôt, la même, qui affirmait qu'elle *« serai[t] mieux dans un pays musulman pour pratiquer* [sa] *religion »*, s'est vu gentiment recadrer par l'acteur : *« Quelle liberté de plus aurais-tu qu'ici ? »* A haute voix, Lucile Pleven, l'enseignante à l'origine de la rencontre, interroge : *« Plutôt que réformer l'islam de France, ne vaudrait-il pas mieux montrer votre spectacle dans tous les collèges du pays ? »* ■

GILLES ROF

Ne laisse personne te voler les mots, de et avec Selman Reda, du 4 au 6 avril au Théâtre Joliette, Marseille. Theatrejoliette.fr.

La Provence

MARSEILLE

Mardi 6 février 2018

Selman Reda, comédien marseillais, héros d'un one-man-show pédagogique sur le Coran

Il raconte sur scène, pour les jeunes, son voyage personnel dans les textes sacrés de l'Islam.

Avec un dispositif simple, Selman Reda entremêle son histoire à la relecture du Coran. / PHOTO FRÉDÉRIC SPEICH

"Est-ce que c'est vrai que si on est en retard de deux minutes pour la prière on ira 70 ans en enfer?" demande un élève de 4e du collège Germaine Tillion, à Marseille, au comédien Selman Reda. Hier, à l'issue de la représentation de la pièce *Ne laisse personne te voler les mots*, les questions fusent dans le théâtre de la Cité, où 80 jeunes sont venus assister à ce seul-en-scène ultra-didactique autour des textes sacrés de l'Islam. Pédagogue, Selman Reda, qui a dévoilé son parcours personnel dans cette pièce imaginée avec le metteur en scène Michel André et l'islamologue Rachid Benzine, précise: *"Je ne suis pas imam, je ne suis pas là pour vous dire ce que doit être la religion musulmane. Je vous raconte mon histoire pour vous dire que la religion a une histoire et qu'il faut la connaître pour la comprendre. Mais non, ce n'est pas marqué dans le Coran."* Au jeu des questions-réponses qui suit la représentation d'une heure, les élèves décortiquent tout, éclatent dans des *"whaou"* rieurs et finissent par admettre, comme Inès: *"Je pratique cette religion, oui, ça donne une autre image et envie d'approfondir."* Les professeurs qui accompagnent la sortie s'enthousiasment. *"C'est un spectacle d'utilité publique, on peut rebondir dans tous les domaines, sur le vivre-ensemble notamment"*, note l'un d'eux, Guilhem Bernard. Tandis que sa collègue d'histoire-géo, Marion Redoutey, qui porte le projet, espère: *"Toutes ces graines mises dans les têtes germeront peut-être."*

> **"Faute d'Histoire, on se raconte des histoires et ça finit par faire des histoires."**

Car la vie de Selma Reda est édifiante. Ce Marseillais d'origine marocaine, arrivé en France à 4 ans, chassé à 16 ans du foyer par son père qui ne le jugeait pas assez *"bon musulman"*, est devenu SDF, puis urbaniste avant de se réaliser comme comédien. Si le quadra a eu envie de se raconter dans la foulée des attentats et de *"la montée de violence autour de cette religion"* dit-il, c'est pour *"retrouver le sens des mots, d'où le nom du spectacle. La lecture du Coran est difficile si on n'a pas ce recul historique et anthropologique. J'ai toujours vécu avec la foi mais cela m'a permis d'en savoir plus."* Depuis le mois de décembre, avec la complicité du théâtre de la Cité, cet autodidacte généreux trimballe donc ce spectacle-débat qui recontextualise le Coran dans la société tribale du VIIe siècle (*"Entre le texte et toi, il y a 15 siècles d'Histoire"*) au cœur des établissements scolaires marseillais. Il dissèque patiemment le vocabulaire religieux et s'étonne des questions qu'on lui pose: *"On ne s'y attend pas et, parfois, ça vous prend d'émotion."* Comme hier, quand un jeune lui lance: *"Ça fait quoi d'être SDF?"* *"C'est marqué dans mon corps"*, souffle-t-il. Ce corps pourtant apaisé quand il danse sur scène et soutient ce spectacle conçu comme une conversation curieuse (*"Vous l'avez lu, vous, le Coran, vous avez tout compris? Ce verset vous le trouvez pas bizarre? Vous avez déjà goûté des dattes fraîches? Tu as déjà entendu le mot razzia? Est-ce que c'est clair?"*). Une rencontre à la fois intime et habilement scientifique où il transmet l'envie de savoir et de dialoguer. *"C'était super bien"*, résument ces quelques mots volés à la jeune Diana. **G.G.**

Du 4 au 6 avril dans le cadre de la "Biennale des écritures du réel". www.theatredelacite.com

20 minutes

Mercredi 14 février 2018

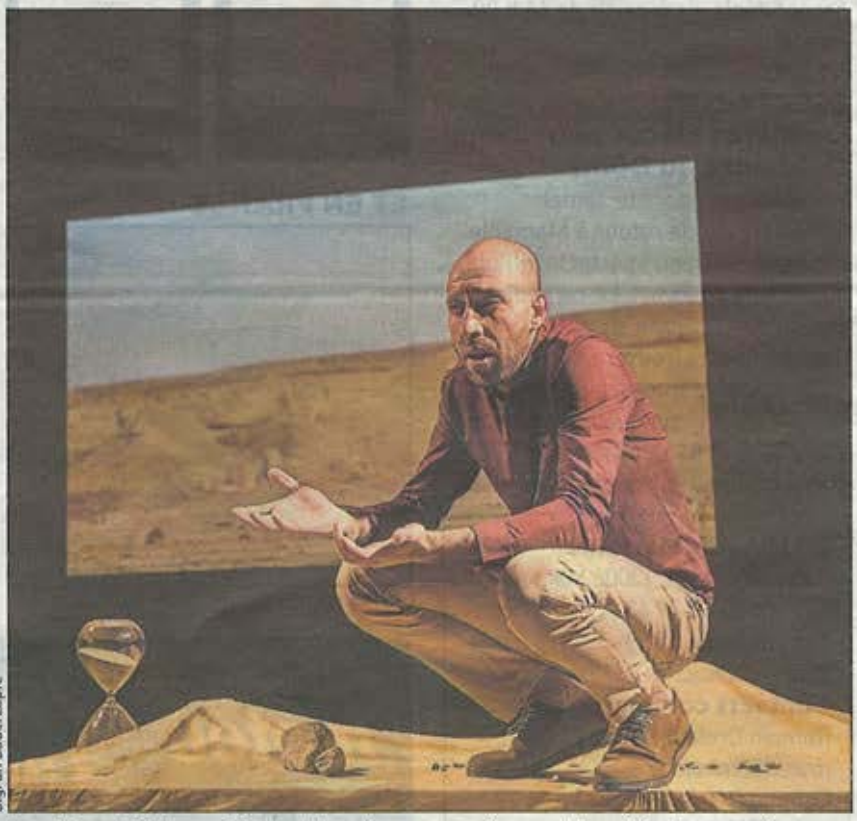
Grand Marseille

ISLAM Un spectacle dans les lycées vise à lutter contre la radicalisation

Bien interpréter le Coran

Mathilde Ceilles

A seize ans, Selman Reda se retrouve à la rue. Ce Marseillais d'origine marocaine a été mis à la porte par son père qui, au fil des années, impose à sa famille sa lecture littérale du Coran. Le jeune homme ne comprend pas, s'interroge, voit « la religion changer dans la famille »... et changer son quotidien, fait de nouvelles obligations. Un jour, son père lui dit : « Tu ne veux pas être un bon musulman, tu n'es plus mon fils. Dégage. »



Sigrun Sauerzapfe

La pièce de Selman Reda, chassé par son père, est inspirée de son vécu.

Remettre dans le contexte

Aujourd'hui, Selman Reda a quarante ans. Devenu comédien, il a fait de cette expérience personnelle le point de départ d'un spectacle, *Ne laisse personne te voler les mots*, et s'est déjà produit depuis décembre dans une quinzaine de collèges et lycées. A la fois conte, biographie et conférence, la pièce, coécrite avec Michel André, s'attache à replacer le Coran dans son contexte de création, qu'il soit historique, social ou culturel. Avec un message en toile de fond : « Le sens du Coran était très clair pour des gens du VII[e] siècle [date de l'apparition de l'islam], mais le problème, c'est que nous, on n'est pas des gens de cette époque. Les mots voyagent, et le Coran devient opaque, explique Selman Reda. On raconte tout et n'importe quoi sur l'islam, déplore le comédien. Certains deviennent violents. Des jeunes s'embarquent pour le Djihad en ayant lu quelques versets. L'idée est de mettre le Coran dans une perspective, donner quelques clés à ces jeunes, qui sont les plus influençables, qui chopent le plus de choses sur Internet, alors que les adultes ont un sens critique. » A chaque représentation, la pièce sert également de support à un débat avec les élèves présents. « Moi je suis musulmane, et ça m'a appris beaucoup de choses, confie Shaïma. Je vais approfondir par moi-même, parce que le Coran est souvent mal interprété. Les terroristes s'appuient sur un Coran à leur sauce... Alors que l'islam, ce n'est pas ça. » ■

Une question de traduction

Tout au long de la pièce, Selman Reda prend appui sur le travail scientifique de l'islamologue Rachid Benzine. C'est même lui qui ouvre le spectacle, rappelant que le Coran a d'abord été transmis par la voie orale, avant que, des années plus tard, cela devienne un texte. Selman Reda montre ainsi qu'un mot dans le Coran peut être traduit de manière différente. « Par exemple, le terme hijab désigne dans un premier temps un rideau de séparation. »

LaïCités N°13
Lettre mensuelle sur l'actualité des faits religieux, de la laïcité et du vivre-ensemble, qui s'adresse aux enseignants. Déc 2017

IN SITU

UNE INITIATIVE

Parler de l'islam avec des jeunes, au théâtre

L'équipe du Théâtre La Cité de Marseille (Bouche-du-Rhône) propose le spectacle « Ne laisse personne te voler les mots » pour aborder l'islam avec les adolescents à partir d'une approche historique et anthropologique.

Il s'appelle Selman Reda, il a 40 ans, il est seul sur la scène et il regarde une vidéo de l'islamologue Rachid Benzine. Ce dernier y explique la différence entre un texte oral et un texte écrit, le passage de l'un à l'autre et les problèmes de traduction et d'interprétation qui peuvent se poser, qui plus est à 14 siècles d'écart dans des sociétés où l'imaginaire et les besoins ne sont plus les mêmes. L'acteur raconte qu'il a été à la rencontre de l'islamologue parce qu'il se posait des questions sur son adolescence : après quelques années d'une enfance heureuse, « *un jour, tout a changé* », son père lui a imposé une éducation religieuse empreinte de rigorisme à partir de l'âge de 11 ou 12 ans : entrer dans les toilettes du pied gauche, se coucher sur le côté droit, manger avec la main droite – et avec 3 doigts seulement –, l'apprentissage par cœur de versets du Coran dont il ne comprenait pas tout à fait le sens... Las des brimades voire de la violence paternelle, Selman Reda explique avoir « *fait des bêtises* » et son père l'a chassé du domicile familial. À 16 ans, il a passé six mois dans la rue avant de se rendre chez une assistante sociale et de retrouver le chemin de l'école. Adulte, l'acteur a voulu comprendre ce qui est écrit dans le texte sacré qu'on lui a fait apprendre. « *Certains d'entre vous ont lu le Coran ?* » Quelques mains d'adolescents se lèvent dans le public. « *Dans quelle langue, en arabe ? Et vous avez tout compris ?* », « *Non, pas tout* », admettent la plupart.

C'est là que commence un voyage dans l'Arabie occidentale du VIIe siècle, récit inspiré des connaissances de Rachid Benzine : l'acteur raconte les conditions de vie très difficiles de l'époque, le désert brûlant, le système tribal, les conflits et les alliances. Il commente une carte de la péninsule arabique et, au centre de la pièce, fabrique une maquette composée des dunes avec un tissu jaune. Au fur et à mesure des explications, il ajoute au centre de la table une oasis, des tentes, et des chameaux. Les jeunes venus assister au spectacle sont absorbés par cette remise en contexte. « *C'est au cours des trois semaines en résidence dans des établissements scolaires que nous avons pu élaborer cet aspect du spectacle. Nous n'avions pas mesuré à quel point l'histoire de l'Arabie pouvait les intéresser par exemple* », explique Michel André, metteur en scène et co-fondateur du Théâtre La Cité. Ce travail de terrain a nourri l'écriture du spectacle. La contextualisation géographique accompagne un voyage étymologique : au fil de son récit, l'acteur explique l'origine et l'évolution de certains mots, notamment le mot « djihad » qui existait avant l'émergence du Coran et de la religion islamique et signifiait « *faire un effort en vue d'obtenir quelque chose* ».

« Sortir du magma émotionnel pour se poser des questions »

Le spectacle est suivi d'un débat permettant de répondre aux questions des jeunes et revenir sur ce qu'ils ont vu, compris ou ressenti. Ce jour-là, deux questions sur trois portent sur le Coran et les femmes (Il est vraiment écrit qu'on peut se marier avec plusieurs femmes ? Et qu'on peut les frapper ?). Elles ont été préparées en amont par l'équipe du théâtre. Un autre adolescent demande timidement à l'acteur si l'histoire du père qui a chassé son fils est vraiment la sienne. « *Oui, on n'a pas triché, c'est mon histoire personnelle* ». Des murmures parcourent la salle. « *L'écriture du réel* », à partir du vécu des acteurs, est la technique d'écriture de prédilection au Théâtre La Cité. L'acteur Selman Reda espère qu'il est parvenu à transmettre des connaissances qui pourront être utiles aux élèves et peut-être, sait-on jamais, prévenir le rigorisme qu'il a vu monter chez son père.

La représentation fait partie du projet plus large « Jeunes à vif, jeunes en devenir » : Sandrine Delrieu, Clotilde O'Deyé et Florence Lardillon (Anthropos Cultures Associées) ont réalisé une formation « *Matières à penser les radicalisations* » dans des collèges et lycées du Rectorat Aix-Marseille et elles animent un groupe de réflexion interdisciplinaire composé de professionnels de l'éducation et du social, de parents et de jeunes. Ces rencontres ont permis de croiser les regards en partant d'une analyse des discours et des emprises affectives générés par Daech, de ce qui était observé sur le terrain et des ressources inventées par chacun. Des invitations de chercheurs et auteurs ont permis de multiplier les éclairages. Des vidéo ont été réalisées. Elles peuvent être utilisées par d'autres professionnels pour animer des groupes de dialogue avec des jeunes.

Un dossier pédagogique accompagne le spectacle. Sandrine Delrieu, sophrologue de formation et responsable pédagogique du livret, explique que l'approche choisie, à travers les sciences humaines, permet de déplacer l'échiquier du débat avec les jeunes en évitant le face à face binaire « *discours – contre discours, vérité – contre vérité* » et les réactivités qui en découlent. « *Un grand chantier est de dépassionner les débats, de sortir d'un magma émotionnel où les fantasmes et clivages sont nombreux. Ce projet tente de partager des connaissances permettant à chacun de (re)devenir chercheur et de sortir des discours d'autorité surplombant – notamment en matière de croyances religieuses mais également de constructions identitaires. Le défi de ce projet est de partager et de faire vivre des recherches universitaires en réussissant à toucher sensiblement les jeunes. Sur le plateau de théâtre, le récit de vie du comédien qui partage avec les jeunes sa quête de compréhension sur l'histoire de la religion dans laquelle il a grandi ouvre au dialogue. Beaucoup de jeunes veulent actuellement parler de cette religion, la recherche historique et le récit sensible sont un moyen de le faire dans le cadre de la laïcité.* »

« Ne laisse personne te voler les mots » est désormais en tournée au sein d'établissements scolaires et sociaux de la région PACA et au national. De forme légère, ce spectacle a été conçu pour s'adapter à différents types de salle. Il sera également joué durant 3 jours lors de la Biennale des écritures du réel début avril 2018 à Marseille.

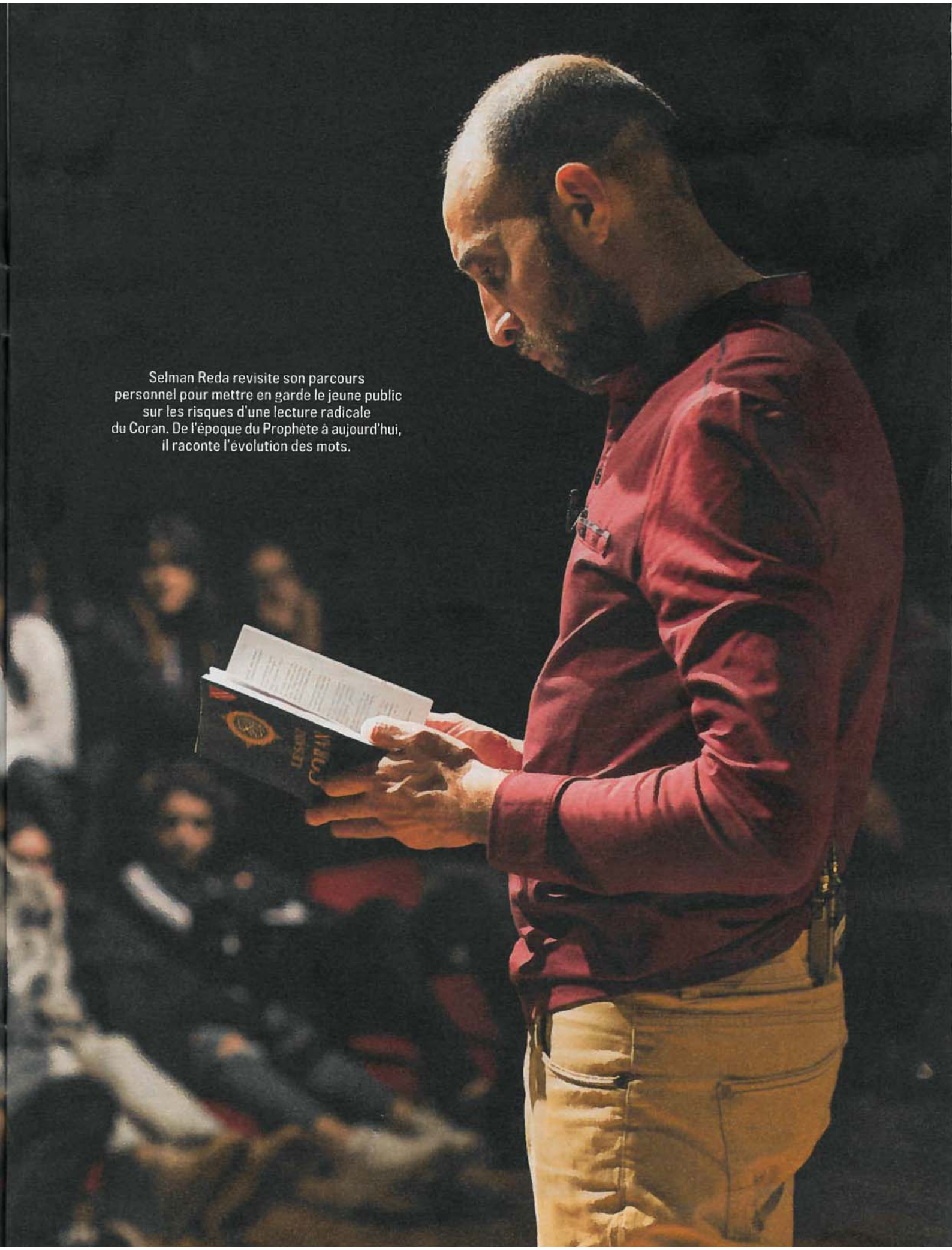
Louise Gamichon, Journaliste, Fondatrice de LaïCités

POLITIQUE
REPORTAGE
VSD
N°2116
Jeudi 15 Mars 2018

ISLAM DES MOTS CONTRE LES MAUX

PAR **ÉDITH BOUVIER** - PHOTOS **FRANCK KEYSER/MYOP** POUR VSD

Trois ans après les attentats de Paris, la religion musulmane fait son entrée au théâtre. Avec un public bien particulier, des jeunes collégiens et lycéens marseillais. Une initiative qui séduit ces ados et les pousse à s'interroger.



Selman Reda revisite son parcours personnel pour mettre en garde le jeune public sur les risques d'une lecture radicale du Coran. De l'époque du Prophète à aujourd'hui, il raconte l'évolution des mots.

IL FAUT SOUVENT DU TEMPS AUX JEUNES DE CONFESSION MUSULMANE POUR DIGÉRER CETTE HEURE D'HISTOIRE DU MONDE ET DE LA RELIGION

Quelques chaises, pas de rideau rouge qui se lève, mais un homme au milieu de la salle. Selman Reda débute le spectacle en racontant son enfance à Marseille, les sorties du dimanche à la mer, les jeux avec ses sœurs et la déflagration quand, à 12 ans, son père décide de lui enseigner le « véritable islam ». *« J'ai appris l'arabe, les sourates. Je faisais mes prières à l'heure et je devais m'échapper des cours pour aller à la mosquée le vendredi. Mon père me répétait "ils ne savent pas le chemin du paradis". Il m'a interdit la musique et les amis qui ne seraient pas musulmans. Tout était dicté par le Coran, comment s'allonger pour dormir, comment entrer aux toilettes. La religion a transformé ma famille. Mon père ne me pardonnait aucun manquement à la règle. Le jour de mes 16 ans, je n'en ai pas respecté une, il m'a mis à la rue en me disant : "Tu ne veux pas être un bon musulman, tu n'es plus mon fils, dégage !" »* Plusieurs cris sont étouffés dans la salle. C'est à peu près l'âge de ces jeunes spectateurs.

Le directeur du théâtre de la Cité, Michel André, se définit lui-même comme un metteur en scène du réel.

« Quand j'ai eu 40 ans, j'ai voulu comprendre d'où je venais, d'où venait ma religion. Mon père n'était pas quelqu'un de méchant, mais il a rencontré des gens qui lui ont tourné la tête, ils lui disaient "la bonne religion, c'est comme ça" et il a oublié d'écouter son fils. » L'acteur crée un décor de désert sur la table, des dunes, quelques tentes de Bédouins, de rares sources d'eau et des chameaux. Il raconte la vie au temps du Prophète, la difficulté de survivre dans cet environnement. Pour comprendre le Coran, Selman Reda a choisi de revenir à ses origines, le contexte dans lequel il a été écrit et de raconter la vie de Mahomet, au VII[e] siècle, dans la péninsule arabique. À l'époque, le texte n'existait pas, c'était une société basée sur la parole. Chaque génération va essayer, ensuite, de s'approprier le texte. Le comédien rencontre Rachid Benzine : *« Faute d'histoire, on se raconte des histoires et ça fait des histoires »*, lui répond le politologue, islamologue.

Le titre de la pièce semble alors tout trouvé : *Ne laisse personne te voler les mots. « C'est ma façon à moi de me demander si on désacralise le Coran en le replaçant dans son contexte et en ramenant les mots dans leur usage. Les mots ont la symbolique qu'on leur donne. Un exemple, l'enfer coranique c'est le feu du soleil car à l'époque les musulmans vivaient dans le désert. Et le paradis, c'était justement le fait qu'il n'y ait pas de soleil. Avec ces deux mots, déjà, on voit bien comment les mots ont évolué et combien il est essentiel de se poser la question à chaque fois de ce qu'ils signifient pour nous dans la vie d'aujourd'hui. »*

À la fin de la pièce, le comédien et son metteur en scène montent sur scène et répondent aux questions des jeunes. La plupart sont encore sous le choc. Pari réussi, alors, pour Michel André. *« C'est une pièce d'utilité publique car à l'heure actuelle c'est le seul projet théâtral pour les jeunes qui interroge l'islam. À notre manière on essaie de déclencher une envie de recherche chez les jeunes et de toucher les adultes derrière eux »*, explique Michel André. *Ceux qui veulent partir pour la Syrie, on ne les touchera jamais, ils sont déjà radicalisés et il y a des gens autour d'eux pour les tenir en permanence dans l'idéologie. Mais celui qui est dans la bascule possible, je peux faire bouger ses convictions. C'est un travail de longue haleine, mais je ne veux pas laisser les jeunes sans rien. »* À la sortie de la salle, les jeunes de confession musulmane semblent déboussolés. Il leur faut souvent du temps pour digérer cette heure d'histoire du monde et de la religion. *« Je veux leur donner les clés pour échapper à la pression familiale ou sociale et prendre leurs décisions par eux-mêmes,* poursuit Michel André. *La jeune fille à qui son entourage demande de se voiler trouvera peut-être les mots pour faire ses propres choix et savoir être une bonne musulmane, à sa manière. »*

Nadine est professeure dans un lycée de Nice, elle a accueilli la première représentation de la pièce. *« Trois mois plus tard, les élèves en parlent encore. Cela infuse toujours en eux, le texte a bousculé les clichés qu'ils avaient. On en a beaucoup parlé, je sens qu'ils sont différents depuis la représentation. D'ailleurs, ils aimeraient pouvoir la revoir, pour y puiser encore de la compréhension. »*

À la fin d'une représentation, une jeune fille prend la parole : *« Si on veut pratiquer l'islam, il faut quitter la France, en fait ! »* Selman Reda et Michel André prennent le temps, comme à chaque spectacle, de discuter une heure avec les élèves. *« Celle-là, je suis content qu'elle soit venue voir le spectacle, car on a discuté. Je lui ai expliqué que l'on peut pratiquer sa religion, quelle qu'elle soit, partout. C'est pour elle, pour ceux-là que je fais le spectacle. Cette influence rigoriste, je la sens et il faut la déminer »*, explique le comédien. Le spectacle a tourné dans les lycées et collèges de Marseille. D'autres représentations pourraient être organisées au printemps, en banlieue parisienne.

É. B.

Pendant une heure, le comédien se base notamment sur le travail de l'islamologue Rachid Benzine pour expliquer le Coran à ses origines et déconstruire les clichés sur la religion.

Après la pièce, place au débat. Le moment pour ces jeunes de donner leur avis.

La question de la religion touche chaque spectateur de façon très personnelle.

Reda raconte comment, à 16 ans, il a été chassé de la maison par son père parce qu'il ne respectait pas *« le bon islam »*.

L'Interview Michel André

Voir le monde avec les yeux des autres et continuer ce très ancien dialogue entre poésie et politique, tel est le programme de la quatrième édition de la Biennale des Écritures du Réel. Entretien avec Michel André, metteur en scène, comédien et co-fondateur (avec Florence Lloret) du Théâtre La Cité.

Les écritures du réel, qu'est-ce que c'est ?

Ce sont souvent des histoires vécues, des expériences de vie racontées à quelqu'un qui écoute, c'est une écriture de la relation. Par exemple, dans la thématique « Continent Jeunesse », l'atelier de Karine Fourcy, initié il y a deux ans, donne lieu à un spectacle, *Barbare Isthme* où de jeunes Marseillais rencontrent de jeunes migrants. C'est le regard des uns vers les autres et vice versa, générant une curiosité vivifiante, qui construit une écriture. Après, cela peut être un travail autobiographique ou d'enquête, voire historique, dont le processus est mis en jeu, ou encore réinterroger une pièce classique aujourd'hui. C'est un courant qui s'est vraiment construit ici à Marseille. Il y a aussi le récit de vie : je pars de moi pour me raconter mais en faisant un travail de réécriture. Cela a commencé quand j'ai eu envie (avec Florence Lloret) de faire un spectacle sur la relation, la distance, entre le monde ouvrier de mon père et moi qui habitait à mille kilomètres et qui était devenu artiste. Il s'est construit un dialogue entre mon frère, mon père et moi qui a généré une écriture et un spectacle.

Cela suppose que l'artiste s'engage dans cette voie qui n'est pas évidente a priori…

Oui, c'est une écriture où il faut faire un petit pas de côté pour être vraiment à l'épreuve du réel, voir comment arriver à de nouveaux dialogues, plus complexes, pour inviter les gens à s'ouvrir à d'autres points de vue, amener à une dialectique. Il me semble que dans cette ville, c'est important pour re-nourrir le théâtre, expliquer à des gens qui en sont éloignés que c'est très concret et que l'on peut s'en servir pour interroger des choses d'aujourd'hui dans l'idée d'être en résonance avec des urgences de notre temps. Un point important de la Biennale est que souvent le public est en travail avec les artistes pour inventer de nouveaux espaces de dialogue. C'est un événement qu'on a voulu comme une plateforme collaborative.

Oui, vous parlez de « grand atelier de l'hospitalité »…

On l'a nommé ainsi cette année parce que nos échanges avec les collèges et les lycées s'amplifient, qu'il y a une volonté de soutenir la cause de SOS Méditerranée, parce que la question du religieux, du laïc et de la radicalisation est interrogée à travers tout un cycle, la question de l'homophobie aussi. On est sur des sujets d'urgence qu'il faut à mon avis traiter, et l'on regarde comment les artistes s'en emparent pour les questionner au-delà du constat, dans une confrontation entre le politique et le poétique, un dialogue entre le réel et l'imaginaire. Le réel n'empêche pas l'imaginaire d'entrer car on part de quelque chose de très concret dont les éléments sont utilisés pour élaborer un spectacle. Ce qui est important pour nous, c'est « d'énergiser » les tensions actuelles.

Avoir de nouvelles données et pas seulement celles fournies par les médias ou les ministères…

C'est aussi là qu'est le rôle de l'artiste, aller à la rencontre de l'autre, le découvrir, faire écriture et dramaturgie de cette expérience. On a beaucoup de plaisir à ouvrir de la porosité entre un théâtre, une église, une rue ou un bar, car cela facilite la compréhension de ce que peut être le théâtre aujourd'hui : un outil formidable de poésie, de questionnement, qui évolue énormément, ce dont beaucoup de gens n'ont pas conscience. Il faut créer des zones de rencontre, de dialogue avec eux. On ne sait pas ce que sera le théâtre dans quarante ans, peut-être que l'on viendra y faire autre chose en plus de voir un spectacle.

Déplacer le théâtre ailleurs pour de nouveaux publics…

Au Théâtre La Cité, on est dans un espace de création partagé, donc avec des gens qui s'impliquent. Ceux qui sont dans le faire ont envie de voir. Je pense à la phrase d'un gamin qui nous avait dit : « *Il faudrait qu'elle commence par moi, l'histoire des autres que j'apprendrai.* » Comprendre le monde à partir de soi et voir le monde avec les yeux des autres, c'est cet aller-retour là que l'on essaye de construire à travers cet événement. Accompagner les gens qui viennent de s'installer pour qu'ils aiment leur ville et s'y sentent chez eux ; que Marseille avec son histoire transmette cela en plus de son patrimoine et de sa culture. La Biennale est un événement qui est une réalité permanente, un travail quotidien depuis dix huit ans, du temps du Merlan, du « Chemin des possibles » avec Daniel Keene où il y avait vingt-six personnes dont la plupart étaient du quartier. On répétait à Saint Gabriel, dans des centres sociaux, et c'est ainsi que l'on a connu le Théâtre La Cité car on cherchait un espace. Il y a une nécessité à transmettre de l'avenir commun, de l'humanité nouvelle aux gens d'où qu'ils viennent, riches ou pauvres, et pour cela on doit co-construire, c'est en cela que les écritures du réel sont intéressantes.

Comment se situe la Biennale par rapport à MP 2018 - Quel Amour ?

Essayer de comprendre ce qui se passe dans ce territoire monde, dans son évolution, est une question d'amour, il me semble. Questionner le langage avec des jeunes, donner la parole aux migrants, questionner l'homophobie aujourd'hui, de façon complexe, avec une tendresse et être dans ce vif du sujet là, est important pour nous. Il y a aussi l'hommage que l'on fait à Armand Gatti, qui a traversé le siècle en expérimentant le pouvoir libérateur des gestes de création pour prendre conscience de soi.

Comment vois-tu cette spécificité de Marseille pour Armand Gatti ?

Il y a toujours eu ici des espaces, des gens un peu singuliers avec qui on a envie de travailler. Pourquoi Marseille est une ville qui a été autant filmée ? Pourquoi y a-t-il eu Marcel Pagnol, Raimu ? Marseille est un grand théâtre, une ville qui se parle, qui a besoin de se raconter, qui a un imaginaire et une âme. Je pense que c'est une ville mystérieuse pour laquelle on a envie de se mouiller. C'est une ville dure, difficile, qui peut être âpre, parfois décevante, mais où il y a quelque chose d'un art de vivre avec toujours de nouvelles énergies qui arrivent, qui nourrissent. Il y a beaucoup d'enseignants très impliqués aussi, qui travaillent en essayant de comprendre.

On a l'impression que Marseille est un laboratoire avec tout ce que cela peut avoir de positif mais de négatif aussi…

C'est un laboratoire qui devrait être un phare, dans nos échanges avec l'Europe, le Nord ; la capitale culturelle devrait être très attentive à ce qui se passe ici. Je dirais que l'on a des systèmes un peu usés au niveau du fonctionnement, des financements, qu'il faut continuer à ce que les théâtres s'ouvrent à de nouvelles synergies, avec une vraie place pour les non professionnels et un plus grand accompagnement de la jeunesse. Il faut des hommes et des femmes de bonne volonté et Marseille n'en manque pas, notamment dans le milieu associatif. Le réchauffement de la planète ou l'immigration, ça ne va pas s'arrêter, c'est le rôle du politique et des artistes d'imaginer un XXIe siècle plus ouvert pour faire évoluer les choses. On est très content qu'une artiste que l'on accompagne, Julie Villeneuve, puisse présenter à la Criée son travail avec des non professionnels *Pourquoi Monsieur Seguin a-t-il emprisonné sa chèvre ?*, c'est une belle aventure. On est très content de notre collaboration avec le Merlan, que la Friche s'ouvre à tout ce travail avec des jeunes qui vont pouvoir jouer dans des conditions optimales. On est un événement majeur mais qui est un autre espace ; mon combat, c'est que cette manifestation existe et qu'elle soit mieux financée.

Pour terminer, quelques spectacles de la Biennale…

Une proposition ambitieuse sur Frontex et le soutien à SOS Méditerranée, *J'appelle mes frères*, d'un très bel auteur, Jonas Hassen Khemiri, avec une écriture qui touche directement. *Simple As ABC*, un ambitieux opéra documentaire sur la digitalisation de la gestion migratoire. *Ce que j'appelle oubli*, un très beau texte d'une seule phrase de Laurent Mauvignier. Iraka, un slameur qui fait un concert au Théâtre de la Cité. *Ogres* sur la question des formes de l'homophobie. *Le 20 Novembre* de Lars Noren, mis en scène par Sofia Jupither, une heure avec un jeune homme qui s'apprête à commettre un massacre dans son lycée. Ou encore *Ne laisse personne te voler les mots*, prise de conscience des mythes sur les origines de l'islam avec lesquels beaucoup de musulmans vivent. Et puis la semaine Armand Gatti, à partir de la volonté de gens qui se sont rassemblés pour construire ces quinze jours d'hommage. Je dirais que c'est une Biennale des nécessités, cela me semble juste, dans cette « ville laboratoire », d'ouvrir des espaces de réflexion, de dialogue et d'échange dans un geste poétique.

Propos recueillis par Olivier Puech

Biennale des Écritures du Réel : du 17/03 au 14/04 à Marseille. Rens. : 04 91 53 95 61 / www.theatrelacite.com/liste/la-biennale-4

La Provence

Marseille Culture

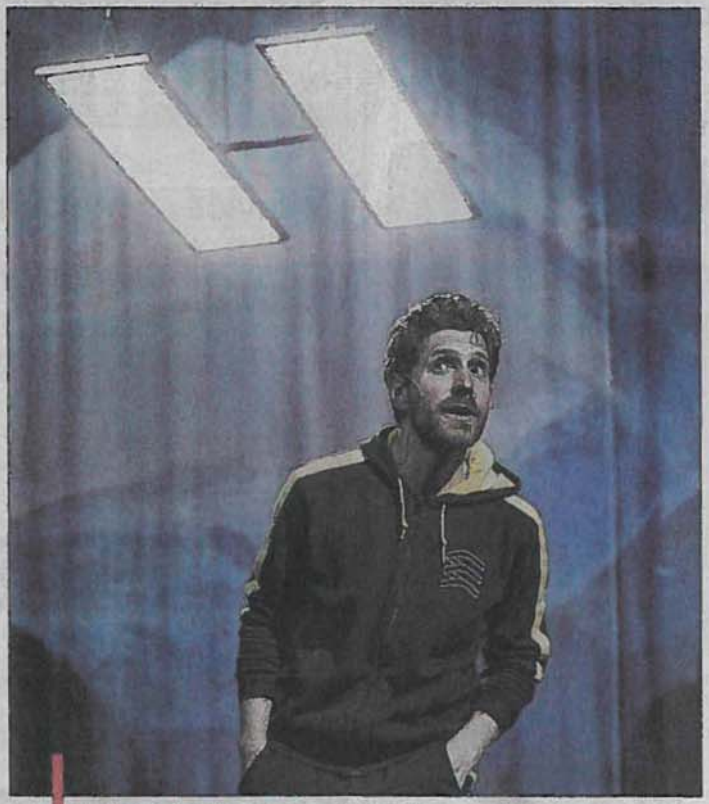
lundi 12 mars 2018

TEMPS FORT

Dès samedi, une Biennale pour mieux saisir le réel

Emmenée depuis quatre éditions par la petite (et fragile) équipe du théâtre de la Cité, la Biennale des écritures du réel prend toujours à bras-le-corps des sujets d'actualité pour les offrir en partage. Les rendez-vous de ce "*grand atelier de l'hospitalité*" se placent cette année dans le sillage de l'association SOS Méditerranée pour rendre hommage à ses actions et lui venir en soutien. "*C'est clair qu'il fallait qu'on fasse quelque chose ensemble, ils sont exemplaires*", glisse Michel André, l'un des directeurs de la manifestation. Ce festival de rencontres, du 17 mars au 13 avril à Marseille et alentour, témoigne du monde en tentant de poursuivre un dialogue entre "*poésie et politique*". Parmi 50 rendez-vous, on pourra suivre le quotidien d'ados Marseillais (ce volet de la programmation s'appelle *Continent Jeunesse*), s'interroger sur les questions de radicalisations et de rupture affective ou sociale (*Auteurs face au réel* et *Dans le vif du sujet*), chercher des réponses dans le socle de valeurs méditerranéennes (*Europe quel Théâtre*) ou rendre hommage au poète décédé l'an dernier: *L'expérience Gatti*. "*Le fait de sortir des théâtres s'est amplifié pour cette édition*, précise Michel André, qui conduit avec Florence Lloret la direction artistique. *Cet événement collaboratif pousse des espaces de partage où les habitants peuvent s'impliquer. Il ne faut pas avoir peur d'aller vers des sujets délicats et réenchanter l'idée du commun*". L'expression "faire du lien" n'est pas vide de sens pour Michel André qui n'aime rien d'autre que de mettre en relation des artistes d'ici et d'ailleurs, des amateurs et des professionnels ou inviter des auteurs à s'emparer de la complexité du moment. C'est ce qu'il a fait notamment en mettant en scène la pièce pédagogique *Ne laisse personne te voler les mots* avec le comédien Selman Reda qui tourne dans les établissements scolaires et décortique le Coran.

Sa Biennale des écritures du réel qui commence ce samedi, n'est que la face émergée de l'iceberg, un travail de 18 ans qui a permis de fédérer de nombreux lieux autour de l'aventure pour proposer une pluralité de formes (expositions, débats, spectacles...). "*Un sacré pari*", note Michel André qui se félicite de l'audace de projets qui ne cèdent rien à l'exigence pour proposer, par exemple, aux adolescents de livrer de véritables créations que l'on verra à la Criée ou à la Friche. Lors de sa dernière édition environ 10 000 personnes ont suivi ces expériences qui s'inscrivent bien, explique Michel André, dans une ville "*en ébullition sur les questions sociétales*" et qui met en œuvre le théâtre de demain, celui qui "*fait travailler ensemble des mondes différents, les relie*". Ce n'est donc pas anodin si la Biennale prend pour titre: "*Voir le monde avec les yeux des autres*", un désir communicatif de dialogue et compréhension. G.G.



A voir à la Friche, un show musical documentaire sur les migrations: "Simple as ABC" avec Thomas Bellinck. /PHOTO DR

04 88 60 03 70, theatredelacite.com

la Marseillaise

«Barbare isthme» a été écrit lors d'une résidence parmi les élèves du collège Henri-Wallon. «Seuls et ensembles!», suite à la rencontre de danseurs des quartiers nord. Et «sécurité» a été tourné avec des élèves du lycée Ampère. PHOTOS SIGRUN SAUERZAPFE

Du théâtre inscrit au cœur de la cité

ARTS MULTIPLES

La quatrième édition de la Biennale des écritures du réel débute ce week-end. Une mouture à la tonalité politique, au sens premier du terme.

Marseille

« *Prendre la température de la société. Poser des questions à la fois politiques et poétiques* ». Des mots de Michel André en forme de leitmotiv – il est metteur en scène et cofondateur du Théâtre de la Cité, structure à l'origine de la Biennale des écritures du réel qui se déroulera à Marseille pendant un mois – résonnant intensément. Alors que les contempteurs du théâtre contemporain jugent la discipline trop éloignée des préoccupations sociétales ainsi que des publics, Michel André qualifie pour sa part la Biennale des écritures du réel de « *grand atelier de l'hospitalité* ». Un théâtre de la bienveillance qui a amené sa quatrième édition à se focaliser sur certaines grandes problématiques actuelles.

Hommage à Armand Gatti

« *Comment est-ce que des grandes valeurs méditerranéennes comme l'ouverture et l'échange interculturel peuvent enrichir l'Europe de demain ?* » s'interroge notamment la Biennale. Pistes de réflexion avec *J'appelle mes frères*, spectacle mêlant 11 comédiens néophytes et 4 professionnels, de Jonas Hassen Khemiri qui parle de l'histoire d'Amor, fils d'immigrés, sur lesquels les regards se portent après un attentat terroriste dans une ville européenne. Ou encore à travers *Keep calm & validate*, spectacle musical et documentaire sur la digitalisation de la gestion migratoire, qui se base sur des entretiens avec des gestionnaires de frontières. De frontières, il sera également question via l'exposition photographique *Traversées* donnant à voir les opérations de sauvetage de l'Aquarius, navire de SOS Méditerranée qui sillonne les côtes libyennes afin de répondre à la tragédie des naufrages de migrants.

Un versant « *Jeunesse* » occupera aussi une grande part de la programmation. La réalisatrice Natacha Samuel présentera un film tourné avec des élèves de CAP Agent de sécurité du lycée Ampère. La pièce de théâtre *Barbare isthme* est quant à elle issue d'un texte écrit par Laurent Colomb lors d'une résidence parmi des élèves nouveaux arrivants du collège Henri-Wallon à Marseille. La Biennale entend bel et bien être la vitrine d'un théâtre qui se situe au cœur de la vie des habitants de la cité. Un credo que n'aurait pas renié l'auteur et réalisateur révolutionnaire disparu l'année passée, Armand Gatti, à qui hommage sera rendu lors de la dernière semaine de la Biennale.

P.A.

● *La Biennale des écritures du réel du samedi 17 mars au vendredi 13 avril. Programmation complète et horaires sur www.theatrelacite.com*

BIMENSUELLE
N°424
16 mars 2018

La lettre du spectacle
L'INFORMATION DES PROFESSIONNELS DU SPECTACLE VIVANT

INITIATIVE

À Marseille, les exilés sur le plateau

La quatrième Biennale des écritures du réel (du 17 mars au 13 avril, à Marseille) fait entendre la voix des migrants et exilés. Karine Fourcy, qui travaille sur la parole adolescente, met en scène deux créations qui impliquent de jeunes migrants, *D'ailleurs* et *Barbare Isthme*. La première est basée sur l'expérience de jeunes arrivants qui joueront avec d'autres élèves marseillais. Karine Fourcy détaille : «*J'ai organisé des improvisations, enregistré des discussions et des entretiens individuels qui ont nourri mon écriture. J'ai constaté un moment de désillusion lors de l'arrivée en France de jeunes exilés, qui s'apparente au passage de l'adolescence à l'âge adulte. Ces histoires n'ont pas été transposées de façon individuelle, parce qu'elles sont parfois dures ou parce que ces jeunes n'ont pas le recul pour se dévoiler.*» Florence Lloret, codirectrice du Théâtre la Cité à l'origine de la création de la Biennale, ajoute : «*Leurs questions ne sont pas loin de celles de gamins de deuxième génération : la double identité, l'intégration, la langue, la culture…*» La pièce *Barbare Isthme* sera uniquement interprétée par de jeunes migrants. Son auteur, Laurent Colomb, a écrit un texte poétique après une résidence dans une classe allophone d'un collège marseillais. Karine Fourcy a travaillé avec de jeunes migrants durant une année. Florence Lloret expose : «*Ils sont métaphoriquement les nouveaux arrivants, tels les Phocéens qui ont fait Marseille.*» Une douzaine d'adolescents (Bosnie, Comores, Guinée…) seront sur le plateau. Alors que la ministre de la Culture exhorte le milieu culturel à agir en faveur des migrants, Michel André, codirecteur du Théâtre de la Cité, rappelle : «*Cela fait 18 ans que nous sommes dans les pas de la ministre. Mais la Biennale n'est pas sûre de perdurer alors que les financements au titre de la politique de la ville se réduisent.*» **N. D.**

SIGRUN SAUERZAPFE

Barbare Isthme

La Provence

Marseille Culture

Vendredi 16 mars 2018

Avec la Biennale, le théâtre passe à l'attaque

OUVERTURE La Biennale des écritures du réel propose un week-end enlevé

La Biennale des écritures du réel entend bousculer la ville et inviter à la rencontre. Le théâtre est ici un joyeux sport de combat, exercice de débat autant que match jubilatoire. Emmenée par le théâtre de la Cité - fabrique d'expériences nichée au cœur de la rue Rostand -, sa quatrième édition débute demain avec ses propositions partageuses, risquées, ouvertes et disséminées un peu partout en ville. Rendez-vous samedi donc pour se laisser surprendre, à 11h30 à la Brasserie Le Marseillais et 19h au Bar Dolce Vita, et vivre *L'instant CroXel*. Le comédien Julien Pillet y est un commercial, vendeur d'un kit promo qui pousse à la consommation mais qui se laisse aller aussi à l'ivresse…

Du côté d'invitations astucieuses et optimistes, il faudra aussi aller au Waaw (samedi aussi) pour suivre la performance : *Apprenez-moi à faire de l'art*. Tania Alice de "performers sans frontières" y met en scène les réponses qu'on lui a faites à la question : "*Selon vous, qu'est-ce qu'un artiste doit faire aujourd'hui ?*" (à 21h). Autre main tendue au public au cours Joseph Thierry (toujours samedi avec un happening à 12h) et au cinéma Les Variétés à 15h30 (même jour, projection de *Congo Paradiso*) grâce à laquelle l'auteur Frédérique Lecomte dévoilera sa méthode pour faire du théâtre un instrument de réconciliation dans les zones de conflit et pour venir en aide aux personnes fragilisées.

Vivez "L'instant CroXel" ce samedi dans les bars. / PHOTO G.L.

Côté expositions, c'est dans le sillage de SOS Méditerranée que se placent le bar Funiculaire et le salon d'art-galerie de coiffure L'Autoportrait pour accueillir les images de Sinawi Medine. L'artiste d'origine érythréenne et basé à Nice a suivi les sauvetages de l'Aquarius comme le périple des migrants dans la vallée de la Roya et le Briançonnais, ses photographies en font le récit (vernissages samedi dès 18h). Enfin, dimanche pour clore ce week-end d'ouverture, c'est à l'église Saint-Ferréol que l'atelier des artistes en exil donnera *Je passe…* Sept comédiens y porteront d'émouvants récits d'artistes contraints à la fuite (à 15h). La Biennale des écritures du réel qui se poursuivra jusqu'au 13 avril avec son festival de propositions aussi accueillantes que variées souvent placées à la frontière du poétique et du politique (théâtre, cinéma, musique, performance, lectures, conférences) invite déjà avec ce week-end d'ouverture à se saisir du monde au gré d'invitations gratuites et pleines de sens. **G.G.**

Jusqu'au 14 avril, 04 91 53 95 61.
www.theatredelacité.com

Marsactu
ancré · exigeant · indépendant

Plusieurs seuls en scène

Après avoir chroniqué la justice et plus récemment la campagne électorale pour *Marsactu*, le journaliste et écrivain Michel Samson revient dans nos colonnes pour reprendre, à sa façon, l'analyse de la vie artistique locale. Et suivre par la même occasion une saison culturelle marquée par les grandes ambitions de MP2018. Cette semaine, il était du côté des planches, pour y voir des seuls en scène inspirants.

Par Michel Samson, le 20 Mar 2018
Lien : https://marsactu.fr/chroniques/michel-samson-joliette/

[...]

PS : samedi 11h30, on est nombreux au *Marseillais*, la brasserie de Notre-Dame-du-Mont (6e). Au comptoir, il attend avec nous et puis se met à engueuler la serveuse derrière le comptoir qui refuse de signer le kit-promo du *Croxel*, pour les cacahouètes qu'il vend aux bars de la région. Il boit un cognac, puis un autre, s'agace, en boit un autre, s'énerve, nous distribue des cacahouètes, engueule la serveuse, boit encore, nous apostrophe, il est saoul, titube, s'énerve encore plus, elle l'engueule, nous prend à témoin. Ils arrivent même à nous faire chanter en canon *Vent frais/Vent du matin* et c'était hilarant. Julien Pillet et Mathilde Grandguillot ont donné *l'Instant Croxel* première représentation de la *Biennale des arts du réel.* Dans cette Biennale des arts du réel qui dure jusqu'au 13 avril, le « *avec* » est au cœur des spectacles de toute nature. Dans les salles des théâtres, des cafés, des écoles, des librairies la rue ou des musées. *Avec* les auteurs, les acteurs, le public.

Marsactu
ancré · exigeant · indépendant

Je passe et reste

Après avoir chroniqué la justice et plus récemment la campagne électorale pour *Marsactu*, le journaliste et écrivain Michel Samson revient dans nos colonnes pour reprendre, à sa façon, l'analyse de la vie artistique locale. Et suivre par la même occasion une saison culturelle marquée par les grandes ambitions de MP2018. Cette semaine, en fréquentant la biennale des écritures du réel, Michel Samson a croisé des récits de migrations, "difficilement supportables et superbes".

Biennale. Photo : L. Melone

Par Michel Samson, le 27 Mar 2018
Lien : https://marsactu.fr/chroniques/je-passe-et-reste/

« Je passe…1&2 », ce sera « *sept comédiens pour sept groupes de spectateurs »,* explique le programme de la Biennale des écritures du réel. Ce dimanche après-midi dans l'église Saint-Ferréol du Vieux-Port on est donc sagement installé par petit groupe sur des chaises disposées en U. Ainsi annoncée l'après-midi parait tranquille.

Une jeune comédienne (de l'ERACM), s'assied devant nous, pose la tablette sur sa poitrine, on y voit, filmé mais immobile, le visage d'un jeune homme. La jeune femme raconte le parcours de ce jeune homme, nous regarde de temps en temps, visage grave. « *J'ai été élève aux Beaux Arts, je viens de Syrie, c'est un état de peur qu'ils ont planté en moi. Emprisonné depuis 3 mois : ce sont des gens de mon pays qui m'ont emprisonné. Pour moi la Syrie c'est fini. J'ai réussi à envoyer une lettre à l'ambassade de France à Beyrouth, j'ai obtenu un visa pour la France. »* Écran noir sur la tablette de la comédienne qui la caresse de son index, il se rallume, on y voit le jeune homme jouer du oud, chanter ; puis il dessine un visage au carbone. Silence. La jeune femme s'en va, arrive un jeune homme.

Il installe lui aussi sa tablette sur sa poitrine, apparaît un homme mur, chauve, boucles d'oreille, son crâne est tatoué. La voix du jeune homme : « *Je viens d'Azerbaïdjan, je suis né homosexuel, l'homophobie est déclarée, dans le village tu dois te cacher. Mon frère me dit qu'on est déshonorés si les voisins apprennent qu'il y a un tel homme dans notre famille,* 'je vais t'exécuter'*. J'ai été dans un état de peur aiguë, je pensais que j'étais malade. Je suis arrivé par la Finlande, l'Allemagne, la Belgique et maintenant je suis en France »*.

Un autre jeune comédien arrive, nous regarde. Sur sa tablette un homme noir, pipe à la bouche, *« d'abord je suis écrivain, j'ai été emprisonné et torturé, condamné à mort… »*, une campagne d'Amnesty International a obtenu sa libération, lui un visa pour la France ; quand il passe la frontière un douanier qui ne le connaît pas l'aide. Tablette

noire, index du comédien pour la remettre en marche, l'homme à la pipe, écharpe multicolore sur la tête, chante.

Vient ensuite le récit d'une femme qui a quitté la Côte d'Ivoire. *« J'ai pris la route du Mali, je voyais des gens qui mouraient, un homme m'a vu attendre à la gare, il ne m'a rien demandé, il m'a emmené jusqu'au HCR [Haut commissariat aux réfugiés, ndlr] en Mauritanie »*. Même dispositif pour le récit d'un jeune homme barbu arrivé du Congo Kinshasa : *« Il y avait des viols, la guerre »*, récit terminé on le voit sculpter en terre glaise le corps courbé d'homme assis.

Ces récits racontés d'une voix calme par ces sept comédiens qui se sont installés devant nous en nous montrant des visages filmés sont terribles : pendant ces 58 minutes, la réalité de ces trajectoires de souffrance et toujours au bord de la mort est difficilement supportable. D'ailleurs leur effet a été si fort que je n'ai pas eu la force de rester pour une deuxième partie d'encore 58 minutes… Il y a des moments où le tragique de la représentation du réel est difficilement supportable.

Le mardi soir à la Friche Belle de Mai, se jouait *D'Ailleurs* : une troupe de jeunes marseillais et de jeunes arrivants est mise en scène par Karine Fourcy qui a écrit le texte avec eux –pour eux ? Ils sont seize, toutes tailles, toutes couleurs, arrivent de tous côtés sur le plateau gris, parlent en même temps, s'apostrophent : *« Ils viennent en France pour en profiter », « de la lucidité ! », « que ma fille se fasse violer »,* crient-ils à un jeune homme bien sur lui qui leur explique qu'il n'y a rien à craindre de l'arrivée de ces migrants. Rupture : tous se déchaussent, une jeune femme s'avance sur le plateau désert : *« Je suis Égyptienne ».*

Elle raconte qu'elle est venue rejoindre sa famille, timide, presque gênée. Un autre raconte qu'il est parti d'Albanie, on perçoit encore son accent étranger. Balade musicale, les acteurs forment un groupe compact, dansent doucement de concert, l'un en sort, la toute petite se glisse sous les bras du grand, à l'arrière de la troupe un autre semble jaillir au-dessus des autres, lente chorégraphie groupée… Ils se dispersent, elle joue une avocate, seule, enrage, « *je défends les lois »*, elle hurle, en a presque les larmes aux yeux ; ils se retrouvent en groupe, jouent avec les mots, se moquent d'eux, de la France, des regards qui les scrutent…

Une heure et demie captivante, drôle, émouvante encore quand une autre jeune femme raconte comment elle a eu peur de passer la frontière des Alpes. Leur ensemble se forme et se dissout, tous jouent à la perfection… Applaudissements, ils reviennent saluer, c'était leur première, ils sont ravis, étonnés. *D'ailleurs* est un spectacle fort, qui mêle réel et imaginaire, vraie vie et rêves, mots et gestes, danse et jeu…

Après cette pièce, me revient le souvenir de ce jeune homme noir dont le comédien, tablette sur la poitrine, racontait la vie dimanche après-midi dans *Je passe…1&2*. Il a traversé la Libye « *là aussi c'était la catastrophe, j'y suis resté huit mois, sur le bateau qui pouvait transporter 100 personnes on était 200, on est 78 à être arrivés »*. Le récit de l'acteur à tablette s'achève, sur le petit écran on voit le rescapé qui chante et rit. *Je passe…1&2* était créé par l'Atelier des artistes en exil *« qui s'efforce de leur donner des moyens de poursuivre leur pratique et de se restructurer ».* C'était difficilement supportable et superbe.

théâtre(s)
LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

Printemps 2018

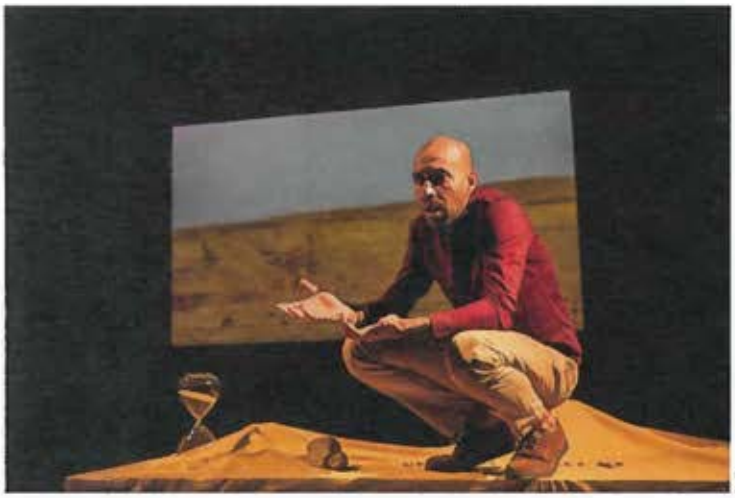
FESTIVALS

ON Y SERA
À LA BIENNALE DES ÉCRITURES DU RÉEL

Pour sa quatrième édition, le festival se tient dans la région marseillaise jusqu'au 13 avril et veut «*voir le monde avec les yeux des autres*». Ce nouveau cru est placé sous le signe «*d'un art du rapprochement, d'une éthique de l'attention faite de gestes simples de considération*». La programmation fait la part belle à l'écriture dramatique et au théâtre, en plus des films, ateliers, conférences, performances et formes artistiques en tous genres. Lauréat d'un l'appel à projet, la création *J'appelle mes frères*, de la Compagnie du Rouhault, met en scène un texte de l'écrivain suédois Jonas Hassen Khemiri (22 et 24 mars). D'ailleurs, un texte et une mise en scène de Karine Fourcy seront présentés les 21, 23 et 24 mars. Karine Fourcy signe aussi la mise en scène de *Barbare isthme*, un texte écrit par Laurent Colomb lors d'une résidence parmi des élèves nouveaux arrivants du collège Henri Wallon à Marseille (22 et 24 mars). Pour ceux qui n'auraient pas pu voir *Ça ira (1) fin de Louis*, le festival programme la dernière création de Joël Pommerat (23 et 24). *Mais il faut bien vivre* est une création collective librement inspirée des œuvres de Richard Hoggart et mise en scène par Antoine Wellens, avec un dispositif scénographique interactif (le 28). Le public peut aussi découvrir un «*rapport d'enquête théâtralisé*», avec *Puisqu'il faudra bien qu'on s'aime*, texte de Yann Verburgh, mise en scène d'Eugen Jebeleanu. Dans la même soirée, les deux artistes proposent aussi *Ogres* (le 30). Parmi les autres propositions à saisir, le rendez-vous consacré à Armand Gatti. Un programme hommage dense et fort prometteur, à partir du 10 avril, consacré à l'artiste, qui a vécu à Marseille et nous a quittés voilà un an. / N. M. /

Jusqu'au 13 avril à Marseille et dans les alentours

Ogres, de Yann Verburgh, mise en scène d'Eugen Jebeleanu



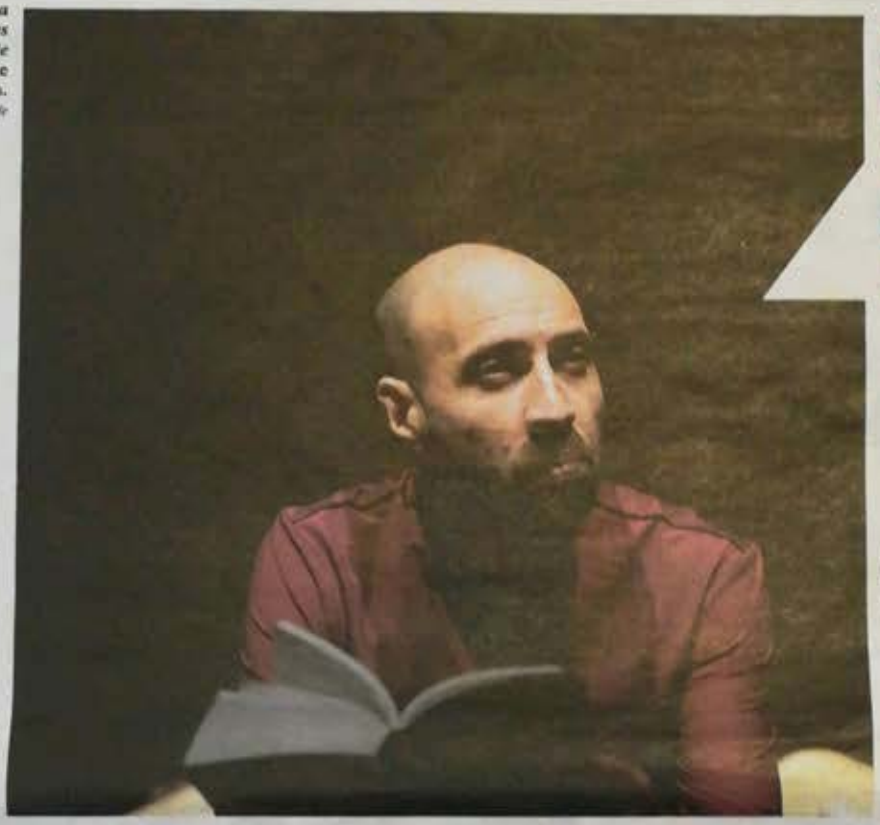
DR

Selman **Reda**

Comment expliquer le Coran aux adolescents ? Dans *Ne laisse personne te voler les mots*, l'auteur et acteur marseillais livre un monologue très personnel. Le quadragénaire l'a joué des dizaines de fois depuis décembre dans les théâtres, collèges et lycées de sa région, évoquant la façon dont on peut vivre l'islam dans une France laïque et républicaine, profondément traumatisée par les attentats terroristes.

LA CROIX

Mardi 03 avril 2018



Selman Reda sur les planches lors du spectacle **Ne laisse personne te voler les mots.** *Sigrun Sauerzapfe*

Acteur marseillais d'origine marocaine, Selman Reda porte un spectacle à destination des adolescents, qui mêle son histoire personnelle et sa quête raisonnée de la parole divine.

Le Coran sur les planches

Selman Reda

Comédien

Marseille
De notre correspondante

Debout sur une table, Selman Reda mime le terrible geste paternel qui pointe une porte invisible : *« Tu n'es plus mon fils. Dégage ! »* Cette scène, le comédien marseillais la joue sur les planches du Théâtre La Cité, à Marseille, et dans des collèges et lycées de la région. Cette scène, le quadragénaire l'a également vécue. Avec *Ne laisse personne te voler les mots*, spectacle imaginé avec Michel André – le directeur du Théâtre La Cité qui en signe la mise en scène épurée – et l'islamologue Rachid Benzine (1), Selman Reda remonte doublement le temps. De sa vie personnelle, d'abord ; de l'histoire du Coran, ensuite.

Sur le plateau peu éclairé, sa fine silhouette déroule ce jour-là devant des ados attentifs à l'extrême le fil de son enfance. Celle du fils aîné d'une famille musulmane, né dans le Rif marocain, arrivé en France à l'âge de 4 ans, dans le sillage d'un père venu travailler comme ouvrier agricole sur les terres viticoles du Comtat Venaissin, dans le Vaucluse.

Il y eut l'école, les parties de foot, les bêtises de gamin. *« Et puis, mon père a croisé le chemin de gens qui font œuvre d'un exercice politique indécelable pour un homme comme lui qui n'avait jamais étudié*, raconte-t-il. *Ils lui disaient qu'ici, en Europe, il perdait sa culture, qu'il risquait de ne plus être un bon musulman. Alors, j'ai vu la religion changer à l'intérieur de ma famille. »*

Il lit quotidiennement le Coran, comme son père le lui ordonne ; n'a plus le droit de fréquenter des non-musulmans, ni de regarder la télévision ; prend des coups s'il attrape un verre de la main gauche (le côté du *sheitan*, le diable). À mesure que les règles religieuses se rigidifient, la violence gagne la relation paternelle. Jusqu'à ses 16 ans, lorsque l'adolescent est violemment mis à la porte par son père.

Pendant six mois, il vit dehors. Il fait la manche ; invente une fausse quête *« pour les enfants de Yougoslavie »*. *« Dans la rue, au-delà de la faim et du froid, le plus dur, c'est que tu disparais. Tu fais peur aux gens, ils n'ont pas envie de te voir »*, reprend-il, sans fard. Placé dans un foyer, il renoue avec le lycée, passe le bac, enchaîne avec des études de commerce puis un DESS d'urbanisme. *« Il y a un peu plus de cinq ans, à 35 ans, j'ai décidé de changer de métier. »* L'urbaniste se mue en comédien et adopte un nom de scène : Selman Reda. *« J'avais le sentiment que je pouvais apporter quelque chose en faisant du théâtre*, explique-t-il. *Je fais partie d'une population, d'origine étrangère, qui est exclue des théâtres, de son langage, de ses thématiques, de son public… En devenant comédien, c'est pour moi une façon de la considérer, de la faire exister tout simplement. »* Parallèlement, il creuse des interrogations qui le hantent : Comment Dieu peut-il être aussi sévère ? *« Et puis, en 2015, Michel André me dit : tu connais Rachid Benzine ? »*, se souvient-il. À partir des textes et d'entretiens filmés de l'islamologue, qui prône la recontextualisation des textes sacrés de l'islam, le metteur en scène et le comédien échafaudent la pièce.

Selman Reda s'engage alors dans son second voyage dans le temps : chez les Bédouins du VII[e] siècle, dans les déserts hostiles et fascinants de la péninsule arabique, il creuse jusqu'à la source de l'oralité du Coran. La pièce déconstruit les idées reçues et replace le texte dans son contexte historique, à travers les sciences sociales. Il convoque l'histoire, l'anthropologie et la linguistique. Et décortique, avec finesse et pédagogie, les évolutions sémantiques de certaines sourates. Il revendique un travail de relecture des mythes pour offrir une nouvelle compréhension des sourates.

« Toute cette réflexion est liée à mon histoire personnelle », reconnaît le quadragénaire qui affirme être *« resté croyant »*. *« Mais les attentats en France ont, ensuite, été comme un deuxième élément déclencheur. »* Il en est convaincu : *« Plus on se focalise sur la prétendue violence de l'islam et plus on passe à côté de la question de fond, celle d'une diversité, nécessaire, des interprétations. »*

Devant des lycéens marseillais aimantés et avides de débat, Selman Reda explique : *« Je ne suis pas imam. Je ne suis pas là pour vous dire ce qui est bien ou mal. Mais, selon moi, pour comprendre le Coran, il faut en maîtriser l'histoire. »*

Sans chercher à imposer une vision plutôt qu'une autre, le comédien porte avec force l'idée de regards multiples et personnels sur les textes sacrés. Dans une démonstration édifiante, au croisement de l'intime et de la tolérance.

Coralie Bonnefoy

(1) Auteur, avec Delphine Horvilleur, de *« Des mille et une façons d'être juif ou musulman »*, Le Seuil, 256 p., 19 €.

À voir au Théâtre Joliette à Marseille du 4 au 6 avril, puis en tournée.

Son inspiration. « Les impensés de la culture »

« Ce qui m'anime au quotidien, ce sont les petites gens. Ce qui me pousse à faire du théâtre, ce sont tous ceux qui n'y vont pas… Ensuite, pour ce qui concerne cette pièce en particulier, j'ai lu beaucoup d'ouvrages. Et notamment *La Pensée arabe* de Mohammed Arkoun (professeur à l'université Paris Sorbonne nouvelle, grand spécialiste de l'histoire de la pensée islamique, décédé en 2010). J'apprécie ce qu'il développe autour de la notion d'"impensés" de la culture arabo-musulmane. Ce concept de ce qui n'a pas été pensé, réfléchi, formulé mais fait pourtant partie de la société de manière anthropologique me parle beaucoup et entre en résonance avec *Ne laisse personne te voler les mots* évidemment. »

La Provence

Marseille Culture

Mardi 3 avril 2018

"20 November", Lars Noren dans la tête d'un kamikaze

La pièce fut un coup de cœur au festival d'Avignon, il y a deux ans

Un monologue théâtral est toujours une prouesse et un défi, relevé avec brio par David Fukamachi Regnfors dans *20 November* de Lars Noren, mis en scène par Sofia Jupither, une performance d'acteur qui s'appuie sur un texte fort. La pièce est inspirée d'un fait réel. Lars Noren nous fait entrer dans la tête de Sebastian, 18 ans, qui, le 20 novembre 2006, commet un massacre dans son lycée de Westphalie, soigneusement planifié et froidement exécuté.

"Regardez-moi !" lance Sebastian aux spectateurs comme une injonction. "Je n'ai pas de nom encore. Mais dans une heure vous connaîtrez tous mon visage et mon nom." / PHOTO URBAN JOREN

Un contre-la-montre implacable

On l'avait vue au festival d'Avignon, en 2016, quelques jours après l'attentat du 14 juillet sur la promenade des Anglais, et elle faisait singulièrement écho à cette barbarie, même si le contexte est évidemment différent. *"Je n'ai pas a priori fait de lien entre la violence décrite chez cet adolescent et celle des attentats terroristes,* expliqua Sofia Jupither dans un entretien du Festival d'Avignon, *mais je pense que des mécanismes similaires sont à l'œuvre. Les meurtriers solitaires des lycées et les jeunes djihadistes ont pour point commun d'être des outsiders. Je suis peut-être naïve, mais à mon sens, si les jeunes se sentaient plus intégrés, les probabilités que certains d'entre eux commettent des tueries diminueraient."*

La dramaturgie est implacable puisque Lars Noren nous plante face à son antihéros une heure avant le massacre et qu'on assiste à un compte à rebours inéluctable. Pourquoi et comment Sebastian, cet adolescent amateur des *Simpsons* et entouré d'une famille aimante, s'est-il transformé en machine à tuer ses camarades et ses profs ?

20 November est une passionnante analyse du passage à la barbarie et à la déshumanisation. D'emblée, David Fukamachi Regnfors/Sebastian nous donne des clés pour le comprendre. *"Regardez-moi !* lance-t-il aux spectateurs comme une injonction. *Je n'ai pas de nom encore. Mais dans une heure vous connaîtrez tous mon visage et mon nom."* Gagner une visibilité dans un monde qui l'écrase. Se venger des humiliations. Celui qui n'a pas trouvé de sens à sa vie *"va donner un sens à sa mort"* dans la tuerie.

Marie-Eve BARBIER

"20 November", demain et jeudi à 20h30 au théâtre du Merlan. 5/15€. www.merlan.org

ET AUSSI

La pièce est programmée dans le cadre de la Biennale des écritures du réel qui organise une conférence, "Une violence, de l'intime au politique" par Fethi Benslama, psychanalyste et auteur de "Le Jihadisme des femmes. Pourquoi ont-elles choisi Daech ?" (2017).

→ Demain à 19h au Merlan, entrée libre.

La Provence

Marseille Culture
Mardi 03 avril 2018

PERFORMANCE MUSICALE

Thomas Bellinck écoute les migrations dans "Simple as ABC"

Le metteur en scène bruxellois est arrivé à Marseille pour présenter le deuxième épisode de sa série "*Simple as ABC*", ce soir à la Friche la Belle-de-Mai, dans le cadre de la Biennale des écritures du réel. Cette pièce musicale et documentaire autour de la question des migrations est le deuxième volet d'une série où il nous plonge dans le langage à la fois des réfugiés et des garde-frontières. Après *Man vs Machine* voici donc *Keep Calm and Validate*. Thomas Bellinck poursuivra ses recherches dans la région, au mois de mai en résidence à la fondation Camargo.

Vous vous trouvez au Mucem où vous présenterez du 15 juin au 31 juillet avec le festival de Marseille votre installation-performance "La Maison de l'Histoire Européenne en Exil"...

C'est une nouvelle version de "Domo de Europa Historio en Ekzilo" que j'ai réalisé pour la première fois en 2013 à Bruxelles. J'essaie de monter différentes versions dans des pays membres de l'Union Européenne. C'est un musée historique futuriste - peut-être dans un demi-siècle on regardera le présent comme si c'était le passé - de l'implosion et de la chute d'une certaine Europe. Le Mucem est l'endroit idéal pour le présenter, ce sera comme si on se promenait dans une Galerie de la Méditerranée du présent, comme une mise en abyme du musée. C'est utopique et dystopique en même temps, à la manière d'un mausolée où l'on peut dire au revoir aux choses qui ont été mais... il y a toujours de l'espoir. On me demande souvent si je suis pro-européen ou euro-sceptique, je pense qu'il y a de bonnes choses en Europe mais qu'elle devient quelque chose qui n'a rien à voir avec cette Europe en laquelle je crois à la base. Dans ce moment de crise (économique, identitaire ou culturelle), on n'a pas assez de recul pour juger des dynamiques de pouvoir qui sont à l'œuvre, donc cette distance historique permet d'analyser le présent.

Travaillez-vous avec le même processus sur "Simple as ABC" à voir ce soir à la Friche, espérez-vous la même distanciation?

"Keep Calm and Validate", ce soir à la Friche. /PHOTO L.V.S.

Oui, ce n'est pas une distance temporelle mais du langage, même si c'est l'élément le moins spectaculaire. On entend souvent que nous sommes dans une crise migratoire alors qu'au contraire, je crois que nous souffrons d'une crise d'accueil. Je voulais donc avec ce spectacle prendre de la distance pour que l'on puisse se regarder dans un miroir et écouter les mots que nous utilisons pour décrire le processus migratoire. Je travaille à partir d'interviews retranscrites littéralement et mises en musique par Joris Blanckaert. Cette distance de la musique aide également à écouter les mots, met un focus sur leur pouvoir politique. Même le mot "identité" ne définit plus une construction psychologique et culturelle mais une collection de données rassemblées autour d'un sujet. Ce qui m'intéresse c'est quel monde on construit avec quel langage ou comment la machine parle. Je voulais donc montrer où est réellement la frontière et pour moi, elle se trouve vraiment dans des bureaux "ennuyeux", classiques, où des êtres humains sont réduits à des chiffres. C'est intéressant de jouer avec cet aspect "non-spectaculaire" pour le rendre spectaculaire comme on transforme en spectacle, tous les jours, les êtres humains mis en danger par cette machine que nous créeons tous ensemble. Il y a une responsabilité collective: c'est nous Frontex, nous contribuons avec nos impôts à la gestion des frontières.

Est-ce une performance militante?

Je ne sais pas mais elle est radicale, absolument. Il n'y a pas de personnages avec lesquelles on peut avoir de l'empathie, on écoute comment la machine parle et ça peut être choquant! Oui, il y a quelque chose de froid, car la machine déshumanise. On est en train d'externaliser nos choix à des algorithmes, là est le danger que je voulais examiner. J'essaie d'ouvrir une fenêtre, d'offrir de nouvelles images, mon but n'est pas de choquer. Le documentaire (ce processus lent mené en Italie et en Grèce) c'est comme du marbre dans lequel je sculpte, à la fin on voit la sculpture. On a tendance à croire que le document, c'est la vérité mais moi je l'utilise pour ouvrir l'imaginaire. Dans "Simple as ABC", on fait une chute comme Alice au pays imaginaire, à partir des satellites jusqu'au fond de la mer.

Propos recueillis par Gwenola GABELLEC

Ce soir à 20h30, à la Friche la Belle-de-Mai, 5/20€. Représentation précédée d'une rencontre avec Barbara Cassin et Danièle Wozny : "Traduire". www.theatredelacite.com

La Provence

Marseille Culture

Jeudi 5 avril 2018

Un drôle de récital épluche les migrations

Cette performance musicale décortique notre novlangue. /L.V.S

Avec son opéra documentaire, une forme simple et décapante vue dans le cadre de la Biennale des écritures du réel, le metteur en scène flamand Thomas Bellinck pèle les migrations comme un oignon. Il décortique le langage bureaucratique et dépiaute, non sans ironie, notre faiblesse pour les bons sentiments. Malgré une écriture inégale et des longueurs, son spectacle *Simple as ABC # 2 : Keep Calm and Validate* touche du doigt la déshumanisation de notre société ici appelée "*Espace de liberté, de sécurité et de justice*".

À La Friche, les spectateurs qui se sont embarqués avec lui auront fait une lente chute dans le langage standardisé de gardes-frontières désincarnés et autres gestionnaires des migrations. Un plongeon musical (grâce aux compositions de Joris Blanckaert) dans lequel deux comédiens chantent un discours grisâtre où les identités sont réduites à des "data subjects". Un flow d'informations monocorde dont le Bruxellois fait une mélopée abrasive. "*Imaginons*" prie Thomas Bellinck avant de faire chanter ces archives digitales, puis de conduire sur le fil, un jeu entre le vrai et le faux qui prend comme peau des rideaux et une scène mobile, obligeant ses acteurs à une course de fond. Cette mise à distance grinçante fait rire, puis de moins en moins, à mesure que l'on se rapproche du cœur de l'oignon, de sa polyphonie critique. La vie ramenée à la gestion de données, si bénigne, si banale, masque une âpre brutalité. C'est justement la vertu de la troublante monotonie de cette comédie musicale de dénuder ainsi l'extrême violence enrobée de bonhomie. Entre dérision et sermon - les larmes derrière les épluchures - cette performance chantante jamais mélodieuse, donne envie de découvrir *La Maison de l'Histoire Européenne en Exil* qu'il présentera avec le Festival de Marseille au Mucem, du 15 juin au 31 juillet.

G.G.

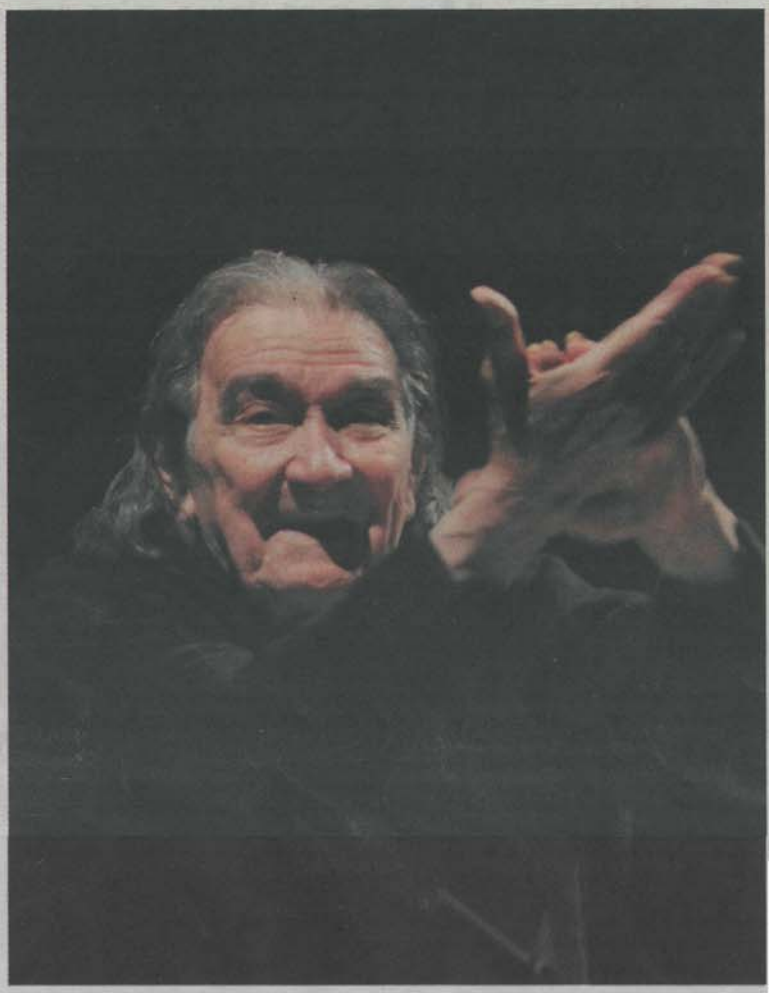
l'Humanité

Culture & Savoirs

RÉTROSPECTIVE

Armand Gatti ressuscite à Marseille

Du 10 au 29 avril, la ville accueille le travail du dramaturge mort il y a un an. Professeur à l'ENS, Olivier Neveux défend une œuvre nécessaire entre cinéma et théâtre. Entretien.



« Donner Gatti à lire, à voir et à entendre est une expérience transformatrice, littéralement révolutionnaire », souligne Olivier Neveux. Ici Gatti en 2009. J. Lumien

Armand Gatti dérange depuis toujours. Même mort il dérange…

OLIVIER NEVEUX Gatti dérange, car il invite à se libérer. « *La démesure est la mesure de l'homme* », disait-il. Quand j'ai rencontré son théâtre, j'ai dû faire face à une œuvre gigantesque. Je ne retrouvais rien de ce que j'ai connu auparavant. Il m'a obligé à des déplacements, des errances. Je découvrais que l'écriture chose que la seule représentation de la réalité. Elle pouvait mettre l'homme en relation avec le cosmos, la révolution, la mécanique quantique. Donner Gatti à lire, à voir et à entendre est une expérience transformatrice, littéralement révolutionnaire. Ce qui est fascinant dans cette œuvre, c'est qu'elle rejette tout servage et qu'on ne peut avoir avec elle que des rapports de création. Elle impose et soumet à qui la fréquente de devenir un créateur. Mais c'est une œuvre exigeante, qui déteste la paresse. Elle ne considère jamais l'autre inégal en intelligence. Elle est bienveillante, mais sans concessions. Gatti aimait répéter la formule : « *Prolétaires de tous les pays, descendez dans vos propres profondeurs, votre vérité est là et seulement là.* » Gatti était issu de ce monde ouvrier. Lorsqu'il était enfant, en famille, on remplaçait ce qui manquait par le langage et l'imagination. Le langage venait régler ses comptes au manque. Tant qu'il y a des mots, le manque ne manque pas. Tant qu'il y a les mots, il y a la capacité à dire son refus, de s'adresser aux étoiles.

N'y avait-il pas chez lui un rapport quasi religieux au théâtre ?

OLIVIER NEVEUX Quand il est arrêté dans le maquis à l'âge de 20 ans, en 1943, les collabos lui demandent ce qu'il faisait là. Il leur a répondu : « *Je suis venu faire tomber Dieu dans le temps.* » Gatti est un alchimiste. Il y a une force dans son œuvre qui fait constamment s'agrandir les dimensions. Gatti entretenait un rapport sacré de résistance face à la mort. « *Ici, ce soir, les morts ne sont pas tout à fait morts* », répétait-il à l'envi. Chez lui, les morts sont des résistants. Les nommer, c'est faire mentir la domination, c'est vaincre les fascismes qui cherchent à tuer toute jours qu'il faut viser toujours plus grand avec la verticalité des arbres et du cosmos. Il faut parler. Réfuter le déterminisme. Tout ce que les pouvoirs exècrent. En 1968, la censure touche sa pièce *la Passion du général Franco*, le ministre Debré voulant garder de bonnes relations avec l'Espagne. De fait, l'œuvre d'Armand Gatti n'a pas eu sa place sur les scènes reconnues, elle n'est pas rentrée dans le panthéon des grandes œuvres. Jean Vilar, son père de théâtre, a été pourtant le premier à le mettre en scène. Henri Michaux, Erwin Piscator étaient d'autres pères d'une œuvre maltraitée dès l'origine.

> **de tous les pays, descendez dans vos propres profondeurs, votre vérité est là et seulement là. »**
>
> ARMAND GATTI

Un an après sa mort, une partie de l'œuvre théâtrale et cinématographique de l'artiste sera exhumée à Marseille. Que représentait la cité phocéenne pour lui ?

OLIVIER NEVEUX Armand Gatti est né à Monaco dans une famille très modeste. Son père, éboueur, était anarchiste. Sa mère, marseillaise, une catholique. Il avait donc un lien charnel avec la cité phocéenne. En 1993, il en fera la scène unique d'un de ses spectacles majeurs : *Adam quoi*. Cet événement du théâtre monumental se déroula sur plusieurs jours dans dix quartiers de Marseille, avec une centaine de « *loulous* », comme il les appelait, des acteurs non professionnels chômeurs, érémistes, exclus, pour jouer l'histoire de ces 800 juifs raflés le 23 février 1943 dans le quartier du Panier et déportés au camp de Sobibor. Aussi la polémique qui s'est abattue sur Gatti en 2011, après un article du *Monde* l'accusant de mensonge quant à sa présence au camp de Neuengamme (il était dans un camp de travail à côté), est-elle une insulte à un adversaire des plus farouches de toute barbarie. Une façon surtout de décrédibiliser la vie et l'œuvre d'un homme à la fois journaliste (prix Albert Londres 1954), homme de théâtre et de cinéma visionnaire, très dérangeant politiquement. Tout son œuvre n'a cessé de nous interroger sur la question concentrationnaire et génocidaire. Aussi, comment inventer non pas un avenir mais un présent à cette œuvre unique et majeure ? C'est ici la question la plus lancinante. En cela, cette rétrospective est plus que nécessaire. •

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR STÉPHANE AUBOUARD

GATTI S'INVITE AU VIDÉODROME 2 ET AU THÉÂTRE LA CITÉ

Cette rétrospective se déroulera principalement dans deux lieux marseillais. Au Vidéodrome 2, 49, cours Julien, créé par Julien Chesnel, principal initiateur de l'événement ; et au Théâtre la Cité, 54, rue Edmond-Rostand. Des récits, des débats, une pièce de théâtre et une quinzaine de films de ou autour du travail de Gatti seront à redécouvrir. Parmi eux, *l'Enclos*, *El Otro Cristobal*, *Moranbong*, *Montbélliard*, *le Lion*, *sa cage et ses ailes*, ou *la Dernière Émigration*. Voir programme sur www.videodrome2.fr/lexperience-gatti/. Le 14 avril, la Friche la Belle de mai accueillera Sylvia Bergé, de la Comédie-Française, qui y récitera *L'archipel a touché terre*. À noter enfin que la 4e biennale des Écritures du réel consacrera la dernière semaine de son programme au poète.

l'Humanité

Mardi 10 avril 2018

Culture & Savoirs

No Border, de Nadège Prugnard, un texte écrit dans la « jungle » de Calais. Nadège Prugnard

FESTIVAL

Aux écritures du réel, l'œil brûlé des mots

Pour cette 4e édition, la biennale consacre un large espace aux déplacés, aux réfugiés et témoigne d'un vif intérêt des auteurs pour dire leurs maux.

Marseille (Bouches-du-Rhône), correspondance.

Deux ans se sont passés. D'un coup, le souvenir lumineux et baroque de la précédente édition s'efface. Un présent orgiastique le brutalise. L'espérance se cabre devant les naufrages quotidiens dont elle est dépositaire. Ça se lézarde et le soleil n'y est pas pour grand-chose. Le pire accélère. Le libéralisme tend son bras et gifle qui ne lui ressemble pas, le populisme écrase le populaire et fait mine de ne pas comprendre la différence. L'algorithme éteint peu à peu l'imaginaire et ses prophètes, s'ils le pouvaient, réformeraient l'homme en engrenages. L'infortune s'amarre aux frontières et une cruauté hiérarchisée lui mord le cou aussitôt. Le réel s'écrit peut-être ainsi sur les blessures encore chaudes de ceux que l'on fissure. Dans ces confins, l'amer n'est pas seulement une larme, il est aussi un vocabulaire, des mots qui défient la nuit noire dans laquelle on les plonge. Les écritures du réel assemblent et construisent un ciel pour cette langue filante où l'illusion échoue devant les rêves. Pendant plusieurs semaines, à Marseille, dont *« les rues mènent vers l'inconnu »*, on arpente la conscience d'une société hors normes qui refuse sa mise à mort par les hommes du capital pour lesquels exil ne signifiera jamais rien d'autre qu'optimisation, fiscale de préférence. D'un lieu à l'autre, une convergence des échoués se sédimente et on entend les voix vives de ceux pour qui l'existence se meut en périple. Un cahier des ravages s'exécute et son chant abat les mantras professés par les illusionnistes de palais. Si on se remémore que *« la première figure de l'espoir est la crainte, la première apparition du nouveau, l'effroi »*, alors on brise le macabre récit de la machine *« en marche »*.

D'un lieu à l'autre, une convergence des échoués se sédimente.

Le monologue *20 November*, de Lars Noren, dans une mise en scène de Sofia Jupither, se concentre sur l'exil intérieur d'un adolescent accroché à la violence par l'humiliation devenue une insupportable douleur. Un chaos intime se déverse, mot après mot, la résolution meurtrière du jeune homme se modèle. Elle sera traduira dans les faits en Allemagne, en 2006, où, après avoir blessé plusieurs camarades, le jeune homme se suicidera. La représentation heurte. Une voix de l'ombre se désintègre. On songe à d'autres massacres. On écoute une maladie progresser et on entend la voix aliénée qui succombe au silence de l'entropie.

De l'autre côté de ce mur intérieur, un discours universel œuvre à déconstruire une fin des temps. *No Border*, de Nadège Prugnard, participe à cette tentative. Ce texte ivre écrit à la « jungle » de Calais renverse les codes de son sujet. Les cris cognent sur nos propres fêlures, mais l'inverse aussi. Tous les mots circulent d'un Je à l'Autre dans cette mélopée bestiale, et ces reflets incessants traduisent la parole commune des expatriés d'un monde où l'on a délogé la tendresse.

Un événement transperce cette Biennale, « Traversées ». Il en est son cœur désespéré et valeureux. Il se compose de deux parties. Tout commence par les photographies de Sinawi Medine. Au Funiculaire, une Méditerranée du tourment s'affiche sur les murs. Les images articulent une dialectique muette, où les bateaux des sauveteurs d'une humanité en péril côtoient les embarquements mortifères de ceux qui n'ont plus à rien à perdre. On baigne dans une atmosphère avant d'en entendre les maux dans le film *Fuocoammare, par-delà Lampedusa*. « Traversées » est une praxis du sauvetage humain, il introduit une nouvelle perspective du nous. Un geste devient sous nos yeux l'archétype de ceux que nous devons produire. •

GENICA BACZYNSKI

La Biennale des écritures du réel, jusqu'au 13 avril, en partenariat avec le Théâtre de la Cité. Réservations au 04 88 600 370.

Zibeline
N° 117
Du 14/04 au 12/05/2018

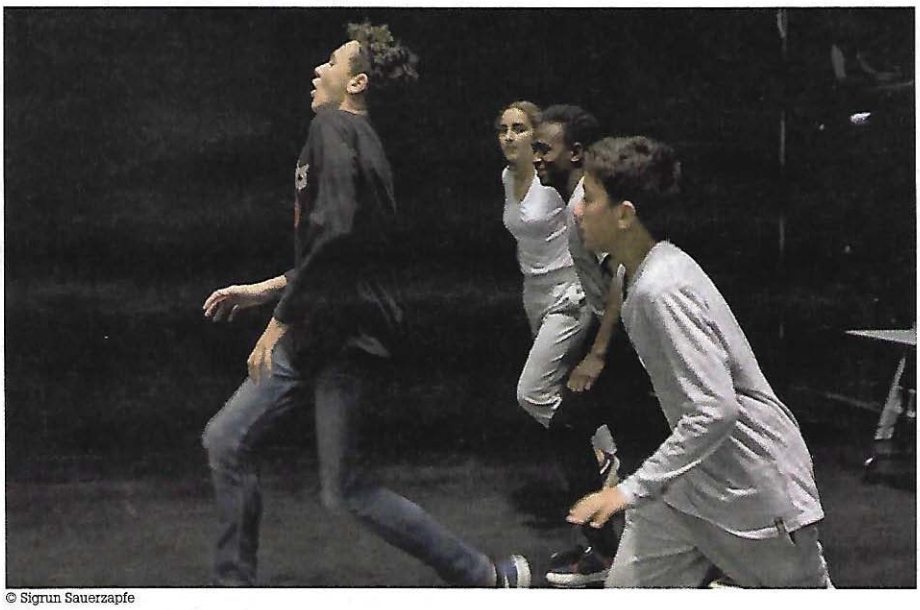
Irrépressibles **élans** caprins

VU

« *L'infini, c'est flippant.* » « *Tu ne peux plus respirer si rien n'est tenu.* » « *Une corde plus longue, c'est ça la liberté ?*» Les chèvres, il leur faut du large. Sinon elles s'asphyxient. Alors, serait-ce leur pulsion de vie, ou leur pulsion de mort qui les pousse à rompre les liens rassurants de la routine, pour aller courir les bois et les collines, où se cache le loup ? Les deux ! répondent les interprètes de **Julie Villeneuve**, des adolescents marseillais qui ont, avec elle, pressé et extrait tout le jus du conte d'Alphonse Daudet *La chèvre de Monsieur Seguin*.

Joie palpable de la jeunesse, sur scène : ils bondissent, se chamaillent, s'affalent en sursaut comme les vrais minots qu'ils sont. **Gaétan Sbordone** est un parfait imitateur de poules, **Ahmadou Diallo** illumine le récit de son accent chantant, **Zoé De Barbarin** et **Charlotte Du Crest** s'opposent en d'audacieuses théories, et tous rivalisent de présence, à l'instar de comédiens chevronnés. Il faut les voir, transformés en petits hommes et femmes préhistoriques, dépecer un poulet et croquer une botte de carottes avec les fanes, en commentant notre société de consommation : « *lorsque les besoins augmentent, la vie n'a plus le même sens* ». Ils font la chèvre en potaches, mâchouillant les cordons de leur tee-shirt à capuche, mais ils ont compris bien des choses... Ce qui nous attache et nous éloigne de l'important : avoir du temps pour se promener, lire des livres, écrire des poèmes. Le courage nécessaire pour éteindre son portable.

Eux font du théâtre, et dansent sous les applaudissements, au 4e rappel.



© Sigrun Sauerzapfe

Comme dirait Albert Camus, il faut imaginer la chèvre de Monsieur Seguin heureuse.

◆ GAËLLE CLOAREC ◆

Pourquoi Monsieur Seguin a-t-il emprisonné sa chèvre ? s'est joué au **TNM La Criée**, Marseille, dans le cadre de la ***Biennale des Écritures du réel***, les 23 et 24 mars. Retrouvez l'interview de Julie Villeneuve sur notre WebTV, et une émission spéciale consacrée au spectacle sur notre WebRadio

Marsactu
média marseillais indépendant

Par Michel Samson, le 10 Avr 2018

Chère Suzanne D.

Après avoir chroniqué la justice et plus récemment la campagne électorale pour *Marsactu*, le journaliste et écrivain Michel Samson revient dans nos colonnes pour reprendre, à sa façon, l'analyse de la vie artistique locale. Et suivre par la même occasion une saison culturelle marquée par les grandes ambitions de MP2018. Cette semaine, il est allé écouter le captivant récit de la vie de Suzanne.

Photo: L. Melone pour La Biennale d'écritures du réel

Les poules et les oies picorent dans leur enclos. Autour de la pelouse un peu râpée, se tient un troc de plantes, boutures de tomates noires ou rouges, graines de plantes aromatiques. On peut s'offrir un verre de sirop naturel de gingembre ou de romarin.

Ce samedi 7 avril à la Gare Franche était organisé un long, très long bon moment, avec le Bureau de Guides du GR 2013, Hôtel du Nord, la Biennale des écritures du Réel, Mille et Une Nuits – le tout sous l'égide de MP 2018. Des enfants jouent sous les deux platanes fendus et un immense cyprès, on attend. Quoi ? Je ne sais pas très bien, mais cet après-midi est de ces moments où regarder, écouter, bavarder, hésiter fait partie du plaisir. On sait que le conteur Till Roeskens nous racontera Suzanne D. dans la maison de laquelle il habite. Pas très loin d'ici, à l'Annonciade, dans les quartiers Nord en tous cas. Et d'où partent des randonneurs qui doivent arriver vers 16 heures.

Les nuages passent, le vent est léger mais les iris violets et les chorètes du Japon, d'un jaune intense, montrent que le printemps est en train de naître. Les deux groupes de randonneurs arrivés, une petite centaine, de tous âges : on s'installe. Till Roesken, mince, long cou et long nez, s'assied sur sa chaise devant la cabane délabrée, il va donc nous raconter la vie de Suzanne D., *« chez qui j'ai habité pendant quatre ans, elle était là, dans la vieille bâtisse, elle est morte en février dernier »*. Roesken donne quatre photos de la dame aux cheveux blancs, on se les passe de main en main, on regarde ces images banales comme si ce *« témoin de presque un siècle de vie marseillaise »* était notre maman ou notre grand-mère. Dans la vie de cette dame, on va le découvrir, rien n'est extraordinaire, rien n'est spectaculaire, rien n'est exceptionnel. Magie du conteur : durant ses trois heures de lecture, il montre que l'ordinaire peut être superbe, triste, merveilleux, tragique. Vivant quoi.

Je ne vais pas ici reprendre de fil interminable de cette histoire qui court du milieu du XIXème siècle aux années

1970. Qui emmène de Mazargues à la Viste, en passant par la rue Edmond-Rostand ou l'avenue de Toulon. Qui évoque l'occupation de la ville par les Italiens *« qui offraient du chocolat »* aux enfants, avant celle des Allemands. Qui croise les pieds-noirs *« qui klaxonnent toujours »* et le PCF : *« Mon frère Georges était communiste et disait : 'moi je veux faire prolétaire ! » »*

À la pause, je demande à Jasmine pourquoi elle aime écouter ce récit. *« C'est comme quand on te raconte une histoire, le soir, et que tu rêves avant même de t'endormir »*. Elle ajoute : *« Suzanne devait être, elle-même, une formidable conteuse… »*. Roesken a d'ailleurs commencé son récit en expliquant que Suzanne lui avait dit avoir voulu écrire un livre de sa vie, avant qu'il ne s'aperçoive qu'elle ne s'y mettait jamais. Ce qui l'a décidé à l'enregistrer avant de l'écrire lui-même.

Suzanne semble en tous cas avoir eu une mémoire stupéfiante : elle se souvient de moments minuscules ; du prénom de son aïeul, l'Écossais protestant arrivé à Marseille au milieu du XIXème siècle; du prix de sa maison ou du nombre exact de mètres carrés de son jardin : *« 17 590 m2 »*, moins que les 20 000 exigés pour avoir droit de prendre gratuitement l'eau au canal qui coule en bas de chez elle. Je dis à Jasmine que le fait qu'elle ait été protestante explique un peu cette étonnante mémoire. *« Pourquoi être protestant donnerait-il une bonne mémoire ? »*, me demande Jasmine. Étant parpaillot d'origine et de culture, je sais que l'éducation religieuse, *« et même le catéchisme adolescent »*, se fonde sur la mémoire d'évènements inlassablement racontés par les pasteurs.

Après la pause Till Roesken, entame l'histoire des années 1960, quand le mari de Suzanne, médecin, donc *« un intellectuel qui ne savait rien faire de ses mains »*, devient radiologue. Ils doivent réaménager la vieille bâtisse qu'ils ont rachetée et où ils vivent avec leurs trois, puis quatre enfants : elle sait faire le plâtre, la menuiserie, tout bricoler, lui non : elle lui montre. Ils installent les enfants au premier étage, *« la chambre des parents »* au rez-de-chaussée et conservent les noms des pièces même si elles ont changé d'usage : *« la fruiterie, la repasserie, la cabane des chèvres »*. Manière de subvenir à leurs besoins, et plus encore après la mort tragique de son mari, Suzanne héberge *« des vieux »* que *« la paroisse de Tilsit »* leur confie.

Des auditeurs somnolent sous les couvertures bleu marine proposées par la Gare Franche, quelques-uns sont discrètement partis, d'autres yeux grands ouverts écoutent dans les transats cet interminable récit. Tous envoûtés, heureux d'être là, sans but, sans trop savoir pourquoi ils aiment tant rester. Détendus dans le soir qui est arrivé avec la fraîcheur…

Le Monde des ados

perso
ANNÉES COLLÈGE

PAR SONIA DÉCHAMPS ET JONAS COLLIN

Le RENDEZ-VOUS

"Voir le monde avec les yeux des autres." Voilà le mot d'ordre de la Biennale des écritures du réel à Marseille (Bouches-du-Rhône) jusqu'au 14 avril. À travers les arts (théâtre, cinéma, danse), ce festival veut témoigner de l'état de notre monde. Ne rate pas la semaine "Continent Jeunesse", lors de laquelle artistes et adolescents se partagent la scène ! theatrelacite.com

PARTENARIATS MEDIA

✓ THEÂTRE(S)
Trimestriel - Le magazine de la ville théâtrale

✓ VENTILO
Hebdomadaire -Journal culturel gratuit Marseille et alentours

✓ MAGMA
Le magazine des étudiants

✓ ZIBELINE
Mensuel culturel engagé du Sud-Est

✓ WAAW
Le Haut-parleur Culturel à Marseille, un Bistrot, un Média

✓ FRANCE BLEU PROVENCE
Radio en direct, info locale et régionale

✓ RADIO GRENOUILLE
Plateau/Emission Hommage à Armand Gatti

Remerciement aux nombreux supports Agendas, Blogs, Webmag qui ont annoncé et /ou suivi la Biennale des écritures du réel #4.